

POLYVAL

le social au cœur de l'économie

PIERRE DOMINIQUE CHARDONNENS
ENTRETIENS AVEC MARC CHABANEL



Polyval
Le social au cœur de l'économie

Editions
Métaphores SA
Bassenges 33 – 1024 Ecublens
Tél. +41 21 691 31 88

Tous droits réservés pour tous pays
Toute reproduction, même partielle, par tous procédés, y compris la photocopie,
est interdite

Texte : Pierre Dominique Chardonnens
Collaboratrice rédactionnelle : Miranda Larrosa
Composition : Anne Kumpli, recto verso
Relecture : Philippe Sutherland, Blandain (B)
Crédit photo : Polyval, Métaphores SA
Achevé d'imprimer sur les presses de
Cornaz impressions I emballages SA – Yverdon-les-Bains

ISBN : 978-2-9701544-2-6
© Fondation Polyval
Case postale 191
CH-1033 Cheseaux-sur-Lausanne

POLYVAL

le social au cœur de l'économie

PIERRE DOMINIQUE CHARDONNENS
ENTRETIENS AVEC MARC CHABANEL

Sommaire

Préface	9
Avant-propos	11
Prologue	15
Tuberculose	19
Les « sanas »	27
Le <i>Lien</i>	37
Streptomycine	47
L'Entraide professionnelle	55
AVS-AI	61
Polyval	67
Directions	85
Produits	163
Index	167
Bibliographie	173
Remerciements	175

Préface

Le jubilé de la fondation Polyval nous renvoie au but figurant dans ses statuts. Un but aussi simple qu'essentiel : procurer du travail à des personnes handicapées ne pouvant exercer d'activités lucratives sur le marché classique. La mission que s'est donnée Polyval il y a désormais cinquante ans nous interroge dès lors sur le rôle du travail, non seulement

pour les personnes en situation de handicap, dont elle a la charge, mais aussi pour toutes les autres.

Le travail est inconsciemment perçu comme une valeur positive. De fait, un taux de chômage élevé est souvent associé à un manque de vitalité économique. En Suisse, du moins jusqu'aux épisodes pandémiques dévastateurs que nous venons de connaître, les relevés statistiques révélaient au contraire un marché du travail en bonne santé, indice d'une économie à l'avenant. Chacun y apportera les explications politiques ou techniques qu'il jugera appropriées.

Toujours est-il que Polyval ne s'inscrit pas dans le marché du travail traditionnel. Sa démarche n'est pas directement entrepreneuriale, mais sociale, attendu qu'elle conçoit sa mission sous un angle prioritairement intégrateur. Cette approche vient nous rappeler que le travail n'est pas tant une corvée qu'un bienfait, et qu'il ne sert pas qu'à produire des richesses ou à fournir des prestations : le travail est avant tout un moyen éprouvé de garder sa dignité.

Le travail élève, il améliore les conditions de vie, il nous rapproche les uns des



autres. C'est en ce sens qu'il constitue un bien d'intérêt public qui doit faire l'objet de conditions-cadres particulièrement efficaces. Le sens que Polyval lui donne n'est pas sans rappeler, dans un tout autre contexte historique, la conception que se faisait, au XVIII^e siècle, Pestalozzi de l'éducation : favoriser l'insertion sociale et l'autonomie de l'individu afin qu'il puisse trouver son achèvement dans un environnement harmonieux. Le célèbre pédagogue zurichois en appelait ainsi chacun à « se faire une œuvre de soi-même », comme le résume sa puissante formule, en mobilisant les forces fondamentales habitant sa tête, sa main ou son cœur.

Polyval est de ces institutions qui sont indispensables à une société dont les différences sont reconnues et prises en compte. En veillant à l'épanouissement des personnes qui lui sont confiées, avec l'appui d'un personnel socioprofessionnel dont l'engagement mérite tous les éloges, elle donne au mot « travail » son acception probablement la plus noble. Et c'est ainsi qu'elle apporte une pierre importante à la cohésion de notre société. Nous lui en savons gré.

Guy Parmelin
Président de la Confédération

Avant-propos

On entend souvent dire, sous forme de boutade, « le travail c'est la santé, ne rien faire c'est la conserver » ! Le vécu et l'histoire de Polyval, fondation à vocation sociale, infirment assurément ce dicton. Cette institution rayonne dans le canton de Vaud et permet à une nombreuse population de personnes atteintes dans leur santé de regagner leur dignité et un statut de citoyen à part entière. Leur handicap, par voie de conséquence, les a exclues du monde économique. Elles retrouvent, avec une occupation rémunérée, une raison de vivre, de la joie et leur dignité, en se réintégrant dans le monde du travail.

Quand on considère tous les maux dont ils souffrent quotidiennement ou sporadiquement, quand on sait que la résurgence des symptômes de leurs maladies les angoisse profondément, que leur manque de mobilité les condamne souvent à une vie dure et sans relief, il faut leur reconnaître une certaine dose de courage pour continuer la lutte et se projeter dans l'avenir.



Depuis plus de cinquante ans, les ateliers protégés à vocation industrielle se développent pour prendre en charge ces déshérités qui sont un exemple pour notre société devenue égocentrique autant qu'égoïste.

Celui qui voit sa vie chamboulée par les affres d'un destin qui s'obscurcit ou qui, dès la naissance, ne peut pas remercier la Providence de lui accorder ses faveurs doit continuer son combat, avec l'aide de la société qui devra l'aider à tracer le programme de son existence journalière.

Ce sont précisément les pionniers de notre histoire sociale qui ont pris conscience de la nécessité absolue d'aider leur prochain à recouvrer confiance en la vie en leur permettant de garder l'espoir. En créant des ateliers protégés à vocation industrielle, ces précurseurs ont progressivement permis à ces personnes marginalisées de retrouver une raison de vivre, un milieu amical et compréhensif dans lequel ils se sentent acceptés, gratifiés et valorisés.

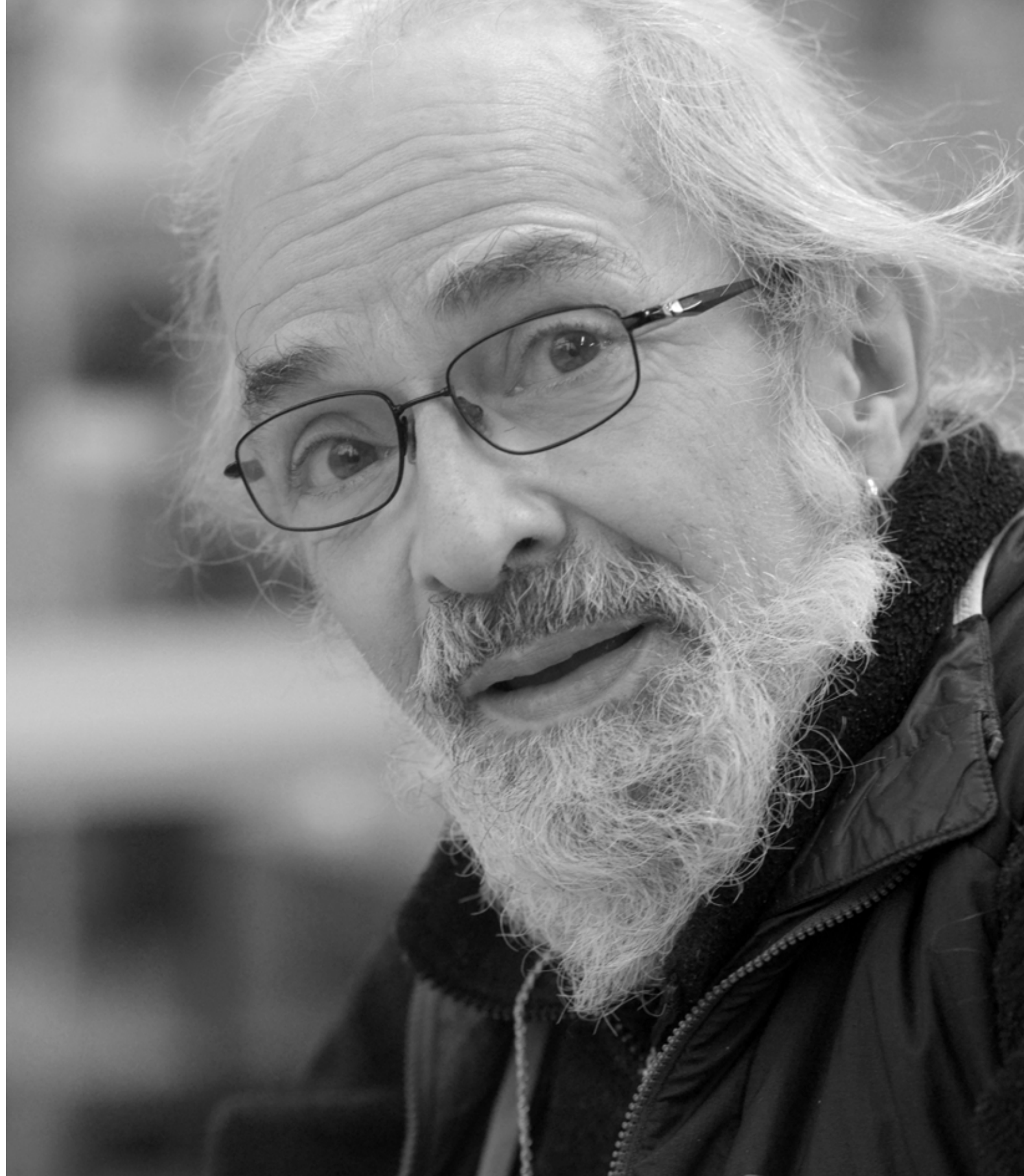
Au fil des ans, ils ont acquis des expériences nouvelles, des capacités professionnelles certaines, pour devenir, en fin de compte, des fidèles partenaires de l'économie, mettant un point d'honneur à assumer leur rôle et fiers des responsabilités qui leur sont confiées.

Aujourd'hui, le travail dans l'industrie, l'artisanat et le commerce a bien sûr évolué, devenant plus exigeant et obligeant même certains collaborateurs atteints dans leur santé à recourir à de la formation, qu'elle soit de base ou continue.

Si elle veut préserver son statut de partenaire à part entière avec l'industrie et l'économie, une institution comme Polyval doit respecter les trois principaux critères : prix, qualité, délais !

Ce n'est pas une sinécure ! Tenir à l'heure actuelle ces exigences dans des domaines de pointe est une véritable gageure. Dans le domaine des délais particulièrement, des retards, aussi infimes soient-ils, peuvent vous aliéner la confiance d'un partenaire à jamais.

Les travaux et les mandats que nous effectuons pour nos clients représentent un authentique challenge et sont





l'essence même de la réintégration de la personne handicapée par le travail.

J'ai dirigé cette fondation pendant vingt ans et en ai assuré la présidence pendant les vingt années suivantes. J'ai eu à cœur de conduire un personnel d'encadrement motivé et efficace, sans lequel aucune action de ce type ne pourrait perdurer.

Ayant travaillé plus de quarante années à l'épanouissement de cette belle entreprise, il m'est agréable d'en relater son histoire.

Ce livre-témoignage permettra de mieux connaître et d'appréhender les réalités de la réintégration des personnes handicapées dans le monde du travail.

Marc Chabanel
Président d'honneur

Prologue

La passion peut être bonne conseillère, et le cœur, un fidèle allié

Lausanne, 15 juillet 2019. L'histoire que nous avons le privilège de partager part d'une idée qui n'a cessé de hanter un homme tout au long de sa vie. Un homme qui, par une coïncidence troublante, allait vivre dans sa chair l'une des raisons fondatrices de l'institution. Lors de notre première rencontre, M. Chabanel me proposa de traverser les ateliers du siège de Lausanne. Il venait de me décrire patiemment, la voix un peu serrée, ce qui fait la singularité de Polyval. Avec un enthousiasme touchant, il s'était distancé de ce que d'autres institutions « concurrentes » pouvaient avoir de commun avec elle. En effet, le canton de Vaud recense une bonne vingtaine d'établissements qui offrent tous, en leur fournissant un emploi, des perspectives sociales plus dignes aux bénéficiaires de rente AI. Nous l'avons suggéré plus haut, le travail permet à l'être humain d'échapper à la seule inertie de son corps, à la terrifiante permanence de la douleur. Le travail devient une monnaie d'échange, un bien précieux que vient parfois aliéner la maladie et les coups du sort, ce sort qui s'acharne parfois, ne laissant à sa victime aucune chance de fuir ni de se relever. Il faut alors beaucoup de chance et d'opiniâtreté pour accéder à un poste de travail, aussi modeste soit-il.

Avec clairvoyance, M. Chabanel reconnaît que les ADN conjugués de deux initiatives remarquables ont permis à Polyval de voir le jour, la première répondant au nom évocateur du « Lien » et « L'Entraide professionnelle » la bien nommée, toutes deux vaudoises et poursuivant les mêmes buts. Une fois de plus, l'union démontre qu'elle fait la force. De l'héritage métissé d'institutions différentes naît une entreprise d'une grande richesse économique et sociale.

Nous déambulons dans les larges couloirs jonchés de palettes pleines à craquer de pièces à usiner, à finir, à livrer. Au milieu d'un bal d'engins de manutention, nous nous frayons un passage sans difficulté. Les couloirs sont larges, lumineux, les sols impeccables, ça sent la javel et l'huile chaude mélangées aux rumeurs de labeur.

La plupart des gens que nous croisons se souviennent de M. Chabanel, certains comme directeur, d'autres comme président, mais toutes et tous comme une figure de paternel ferme, mais bienveillant.

— Bonjour, monsieur le directeur ! lance cet homme à l'établi, semblant sorti de sa concentration appliquée à notre passage.

Tout le monde s'arrête un instant, le temps pour notre tandem de traverser chaque atelier. Un regard au moins, un sourire souvent, des yeux bienveillants, immanquablement, comme ceux que poseraient des marins sur un capitaine respecté.

— Mais je ne suis plus directeur, Michel ! objecte M. Chabanel, ému.

— Dans nos cœurs, oui ! termine l'homme, ravi.

Voilà de quoi était fait son univers, au gré des années, au fil du temps qu'il a consacré à l'institution. Tant d'attention, de sueur, de foi, de génie parfois, donnés pour que vive et se développe la jeune institution. Tout n'a pas été simple pourtant. Il se souvient :

« J'avais été annoncé avec une certaine maladresse comme un champion de la finance. De quoi me mettre à dos une



bonne partie du personnel d'encadrement qui voyait arriver ce jeune blanc-bec avec un tas de préjugés totalement infondés ».

Quelque temps après son arrivée à la direction, un collaborateur avait demandé à le voir. Visiblement tendu, presque fébrile, il lui avait lancé, comme une salve : « Monsieur le

directeur, vous avez un tiroir-caisse à la place du cœur ! » Le brave homme avait fait mouche, M. Chabanel reçoit la décharge en plein cœur. Comme bon nombre d'autres collaborateurs psychologiquement fragiles, ce quinquagénaire voyait sa pile de boîtes à plier diminuer. Son humilité mettait donc son avenir à la merci de ce misérable tas de carton. Son immense honnêteté l'empêchait ainsi de considérer qu'il pût être maintenu à son poste en dépit d'une baisse des commandes.

Être confronté à ce type de raisonnement est le lot

presque quotidien des responsables d'institutions. On se met en phase avec une interprétation des Béatitudes¹ et la précision qui est apportée par l'exégète à propos des simples d'esprit — ou des pauvres en esprit — : *Les Esséniens sont des fils de lumière*.

Et il y en a, de la lumière, dans les yeux des gens qu'on croise au détour des ateliers. Et il faut du cœur pour l'accueillir et la transformer en joie de vivre ensemble.

¹ Les Béatitudes sont le nom donné à une partie du Sermon sur la montagne rapporté dans l'Évangile selon Matthieu. (©Wikipedia)

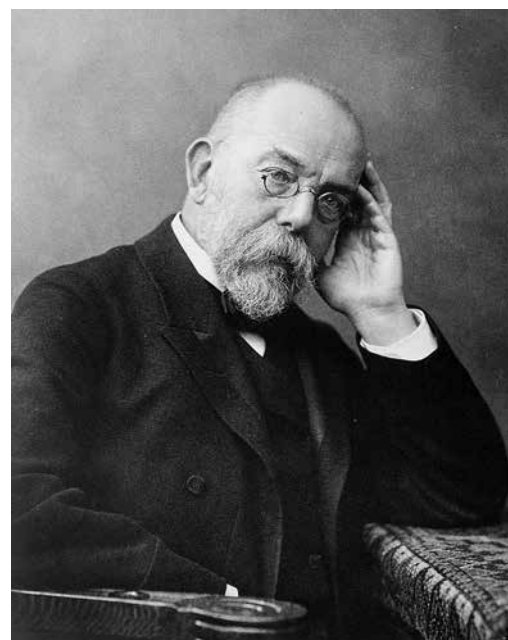
Œuvre de Nicola Samori (2013) reprise d'une toile de Jusepe De Ribera dit « Lo Spagnoletto » représentant Saint-André. L'artiste suggère la transformation du corps engendrée par la maladie.



Tuberculose

État des lieux de la maladie au début du XIX^e siècle

Robert Koch, médecin allemand que la découverte du bacille qui porte son nom à rendu célèbre. Avec ses travaux le menant à cette découverte, il obtient le prix Nobel de physiologie ou médecine en 1905, scellant son rôle des fondateurs de la bactériologie.



Il était une fois la peste blanche, maladie mystérieuse qui laissait derrière elle des victimes diaphanes et dont le règne funeste trouve son comble entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle.

L'occasion était trop belle d'offrir, dans ce livre, une place respectable à une maladie qui fascina les poètes et infligea les pires souffrances à quelques peintres, à quelques musiciens, de Chopin à Modigliani, de Musset à Delacroix, de Bartholdi à Kafka, sans oublier Grieg et surtout la constance hargneuse avec laquelle elle s'abattit sur la fratrie Brontë en emportant au moins cinq de ses membres.

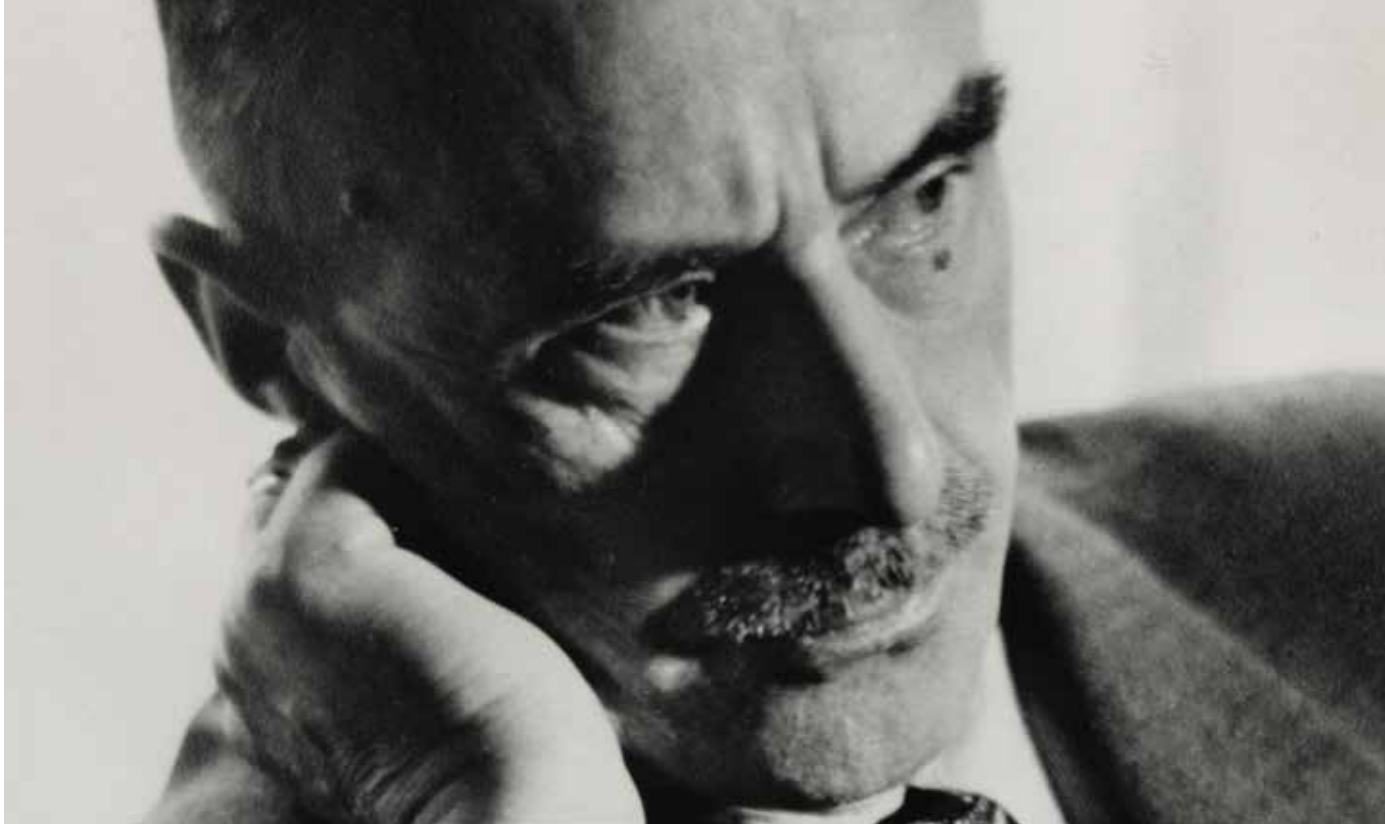
Une analyse que n'ont pas hésité à faire certains observateurs de la société du XIX^e fait apparaître une conformité

troublante de la tuberculose avec la mélancolie qui caractérise le romantisme. Le rôle joué par la tuberculose dans la littérature nous semblait assez remarquable pour mériter ces lignes. Nous voyions aussi un lien vers les montagnes magiques où Thomas Mann situe, à Davos, l'intrigue de son roman, hanté par une clique un peu décadente, snob et bigarrée.

La tuberculose est le mal nécessaire à faire migrer des milliers de personnes dans les hauteurs du Chablais vaudois, dans les sanatoriums de triste mémoire, sous le soleil à qui l'on confia l'hypothétique pouvoir de guérir. De ses patients résignés allait

naître le projet de survivre en s'adonnant au plus prodigieux instrument social de l'être humain : le travail. Quatre cents ans avant notre ère, Aristote fait usage d'un mot par lequel il décrit la décroissance de la lune, une réduction conduisant inexorablement à l'extinction. C'est la phtisie, cette peste blanche qui définit le lent effacement des choses et, dans le cas des voies respiratoires, l'asphyxie qui vient à bout de ceux qui en sont atteints. La notion de dépérissement qui l'entoure est d'ailleurs commentée dès le XVII^e siècle et décrite par les médecins comme une maladie de poitrine lentement mortelle... où cette « phtisie naturelle qui nous dessèche et nous consume » (Alain-René Lesage). L'ère industrielle, tandis que s'éveille ce nouveau siècle, sera celle de la vapeur et du charbon, des usines de l'acier qui noircissent l'Europe. Confrontée à ce développement

Thomas Mann naît en 1875 à Lübeck. L'auteur de « La montagne magique » se laisse influencer par la pensée de Schopenhauer qui met l'étude des rapports entre individus et la société au centre son œuvre.



effréné, la population souffre et s'entasse dans les villes, réduite à une hygiène des plus précaires. Un terrain de rêve pour le bacille dont *Robert Koch* démontrera l'existence en 1882.

On sait déjà, avec les progrès de la dissection, que des tubercules apparaissent et se ramifient, réduisant la capacité pulmonaire et provoquant la mort dans une majorité de cas. On soupçonne aussi, comme les prédispositions naturelles et l'hérédité, que la transmission entre individus est un vecteur déterminant d'infection.

Sur fond de révolution, les Lumières cèdent leur place au Romantisme tandis que la phtisie engendre ses martyrs de légende. Orphelin, croupissant dans une geôle insalubre, l'enfant Capet, Louis-Charles de France et Louis XVII, meurt à 10 ans d'une phtisie aggravée par la gale et l'absence de soins. Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand n'hésite pas à décrire la douceur des traits de *Pauline de Beaumont* dans les instants qui précèdent son trépas.

En 1832, le fils de Napoléon Bonaparte, jeune roi de Rome, dit l'Aiglôn, est emporté à son tour par cette phtisie que le médecin allemand Schönlein rebaptise « tuberculose » dès 1834. Suivra *Marie Duplessis*, courtisane dont Alexandre Dumas s'inspirera pour raconter la vie de Marguerite Gautier, sa *Dame aux camélias*. Dans cette œuvre autobiographique, héroïne et égérie meurent de la tuberculose, laissant le narrateur paralysé par la douceur séraphique d'un visage. Les traits s'affinent, la peau blanchit, les pommettes rosissent tandis que la fièvre illumine les pupilles... Étrangement, la consommation embellit les êtres en prenant part à leur lent effacement.

Qu'elle encombre le corps ou l'esprit, la maladie, en s'installant durablement, devient une compagne à laquelle s'adresse Baudelaire dans *Les Fleurs du Mal*. « Sois sage ô ma douleur... » Ce n'est pas dans l'euphorie béate que naissent les grandes œuvres, mais dans le chaos, le doute et la souffrance.

De montagnes à qui l'on conférerait de magiques pouvoirs, notre pays et même notre beau canton de Vaud n'en



Marie Duplessis, La Dame aux Camélias, selon le peintre Édouard Viénot. The Granger Collection

manquent pas. Il faut ancrer le véritable début du tourisme dans nos Alpes à l'époque où les Anglais colonisent les villages situés au pied des grandes faces minérales. Ce sont eux, guidés par de modestes bergers, qui rivalisent d'audace pour gravir le Cervin, l'Eiger et bien d'autres cimes mythiques. De luxueux hôtels dressent leurs murs majestueux, drainant ce que l'Europe compte d'aristocrates fortunés, d'aventuriers en quête d'exploits et de nature sauvage. On reconnaît depuis longtemps les vertus du grand air d'altitude, depuis que les chantres de la révolution industrielle s'approprient goulûment les espaces de plaine.

Dans un numéro du bulletin que la société neuchâteloise de géographie consacre à Leysin, on découvre cette perle où est évoqué le caractère « insignifiant » du village des Préalpes vaudoises avant 1764. Dans le mémoire qu'il consacre à la démographie du Pays de Vaud, un certain doyen Muret révèle en substance et en vertu de calculs incontestables, que « dans aucun pays, ville ou village, on ne rencontre une vie moyenne aussi longue qu'à Leysin » ! Un adepte précoce

du « Y'en n'a point comme nous » dont nous prenons l'affirmation à la lettre avec une fierté naïve et bien vaudoise.

Ce n'est pourtant qu'une centaine d'années plus tard qu'on recense le premier malade, un jeune Allemand atteint de la tuberculose. Il faut attendre 1878 pour que s'ouvre la première pension pour étrangers, la Pension du Chalet de M^{lle} Cullaz.

En se penchant sur la situation de Leysin en comparaison avec d'autres stations de moyenne altitude en Suisse romande, on comprend que son exposition sud-est en fait un balcon privilégié. À l'aube, dès le glacier des Diablerets franchis, le soleil inonde les pentes du village. Au nord, les deux tours d'Aï et Mayen veillent comme des sentinelles et l'abritent des vents froids. La proximité des Alpes garantit une ionisation recherchée dans le traitement des affections pulmonaires.

En quête urgente de solutions pour tenter de freiner la terrifiante expansion de la tuberculose en Europe, les milieux scientifiques se penchent avec une certaine indulgence sur les bienfaits du grand air, de l'exercice physique et du soleil. Sans parler d'effet placebo, les séjours en montagne ne peuvent en aucun cas péjorer l'état de santé des malades. La tuberculose est tout de même responsable du décès de 15% de la population en Suisse dans cette deuxième moitié du XIX^e siècle.

Les sanatoriums fleurissent partout où un air de meilleure qualité contribue à la rémission de la maladie. Les stations d'altitude se taillent la part du lion, mais en plaine, les régions éloignées des centres industriels et les littoraux accueillent eux aussi de nombreux curistes.

Des sociétés se créent, mobilisant les capitaux nécessaires à la construction de somptueux hôtels dont le luxe contraste parfois avec la misère qui accompagne la grande majorité des malades. Les bâtiments sont spacieux, garantissant la distance sanitaire entre les résidents. À ce moment, la simple évocation du nombre de malades explique les efforts consentis. La tuberculose est alors responsable de près du quart des décès en Europe.





Les « sanas »

Les sanatoriums à Leysin au début du XX^e siècle

En 1841 déjà, Davos accueille un établissement pour enfants tuberculeux alors que le médecin allemand Hermann Brehmer construit en Pologne le premier sanatorium digne de ce nom.

À Leysin, on comprend l'enjeu phénoménal que représente le traitement de la maladie. En 1890, Ami Chessex dont quelques médecins de plaine partagent la vision, fonde la Société climatérique. Suivi par des investisseurs convaincus, l'hôtelier montreuvisien mène le développement de la petite station vaudoise tambour battant. Entrepreneur chevronné dans le domaine, Chessex construit l'Hôtel du Mont-Blanc. Il le revendra plus tard à un groupe de médecins peu convaincus par l'arrivée massive de touristes attirés par le luxe et l'air pur. Pour le compte de la Société climatérique, il acquiert une énorme parcelle au nord-ouest et deux sources qui garantissent son autonomie. Deux années plus tard, on inaugure le Sanatorium du Grand Hôtel, premier du genre avec plus d'une centaine de lits.

Comme si le destin devait sceller l'histoire de Leysin en lui offrant des relents de saga, un fait tragique vient modifier le cours de la vie du Dr Théodore Stephani. Le jeune médecin d'origine genevoise se fait engager par le Dr Henri Burnier, phtisiologue et directeur de la clinique du Sanatorium de Leysin. La station vaudoise se partage alors, avec Davos et Montana, l'hégémonie des soins d'altitude aux tuberculeux. Pour le jeune homme qui souhaite en faire sa spécialité, le séjour aux côtés de Burnier est une aubaine. Malheureusement, ce dernier se fait assassiner par un patient en 1896. Stephani n'a plus qu'à plier bagage et

rejoindre le haut-plateau de Montana pour y jouer un rôle majeur dans le développement des sanatoriums.

Retour à Leysin où la station se développe à un rythme très soutenu, voyant le nombre de ses habitants passer de quelques dizaines à plusieurs milliers entre le milieu du XIX^e et le début du XX^e. À cette époque entre en scène un personnage qui contribuera notoirement à l'amélioration de la condition réservée aux malades de la tuberculose. Accompagnant son épouse souffrante lors d'une cure, Auguste Rollier, un jeune chirurgien neuchâtelois, prend conscience du potentiel thérapeutique de l'exposition au soleil associé à l'air pur de la station. Il s'établit à Leysin et ouvre, en 1903 déjà, le Chalet, une clinique destinée aux enfants tuberculeux. Six années plus tard est inaugurée la Clinique des Frênes, premier d'une longue série d'établissements que le Dr Rollier construira et dirigera jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Juste avant le début de la Grande Guerre, la moitié des décès des individus âgés de 20 à 40 ans est due à la tuberculose. À cette époque, la station voit se modifier le type de clientèle. Un grand nombre de soldats malades en provenance de France, de Belgique et d'Angleterre vient peupler les établissements de soins de la modeste station. C'est à ce moment que le Dr Rollier fait construire la Clinique Manufacture internationale. Les travaux de construction seront interrompus pendant près de quinze ans, ce qui n'empêche pas des ateliers de se créer ici et là, souvent dans l'ombre d'arrière-salles ou de chambres encombrées de fournitures en tout genre.

La grande précarité dans laquelle se trouve une majorité de malades éveille la fibre humaniste du Dr Rollier. Pour garantir un confort relatif à l'individu, la santé doit trouver son équilibre entre le corps et l'esprit, prétend-il. Cette équation fait résonner l'aphorisme fâcheusement récupéré par les nazis et que notre compatriote Auguste Forel avait formulé lui aussi: le travail rend libre. Se sentir utile, collaborer, créer, produire, se changer les idées sont autant de réalités qui contribuent à orienter le psychisme vers la guérison.

Henri-Auguste Rollier,
médecin et fondateur de
la Clinique Manufacture à
Leysin en 1931.



Si les priorités du Dr Rollier se concentrent sur le traitement médical de la tuberculose, il prend fait et cause pour les patients dont la durée des séjours se compte en semaines, en mois et parfois même en années. S'ensuivent de très longues périodes d'inactivité qui portent souvent atteinte à leur santé psychique. Doué d'une grande empathie, le Dr Rollier nourrit rapidement l'ambition de contribuer à réduire la fracture sociale des résidents au « long cours ». Dès la Première Guerre mondiale, il imagine un concept qui permet aux pensionnaires de la clinique militaire suisse de demeurer actifs. C'est à ce moment que naît l'idée de la Manufacture, une clinique dont les patients collaboreraient au même titre que les employés d'une fabrique à but commercial. Mais la torpeur dans laquelle la Grande Guerre plonge l'Europe nuit sévèrement à toute entreprise reposant sur des investissements. En dépit de l'intérêt que suscitent ces projets auprès des architectes, le chantier est abandonné, donnant lieu, les années suivantes, à des sarcasmes imbéciles évoquant les « ruines Rollier »...

Une actualité troublante montre l'aboutissement des recherches d'un vaccin contre la tuberculose avec la découverte du BCG². Des campagnes de vaccination démarrent modestement, mais se poursuivront progressivement et permettront de sauver beaucoup de vies dans les pays et populations à risque. Notons qu'il est relativement rare de voir un vaccin émerger avant les molécules capables de traiter la pathologie elle-même.

Contre toute attente, alors que le krach boursier de 1929 irradie sérieusement l'Europe, les travaux de construction reprennent sous les auspices d'un Auguste Rollier toujours plus humaniste et bienveillant.

Le retour à d'autres valeurs semble animer les milieux prestigieux et variés qui soutiennent la cause de l'institution. On y trouve de grandes organisations internationales dont la Suisse abrite le siège, le Conseil fédéral et évidemment les milieux médicaux acquis à la cause de la lutte contre la tuberculose et à la réinsertion sociale des malades. Cette adhésion pratiquement universelle aux buts poursuivis par le Dr Rollier propulse ses affaires au-devant de la scène du traitement de la tuberculose.

² Le vaccin bilité de Calmette et Guérin, le plus souvent dénommé vaccin BCG, est un vaccin contre la tuberculose. (© Wikipedia)



Construit en 1894, le sanatorium des Chamois est l'un des premiers établissements de soins construits à Leysin destiné aux malades de la tuberculose.

Rappelons que la tuberculose ne fait pas de distinction entre les classes sociales touchées. Si les conditions d'hygiène étaient à l'origine de nombreux cas recensés au début du XIX^e siècle, la pollution de l'air qui accompagne l'ère industrielle et la contagion prennent un relais foudroyant. Dès le début du XX^e siècle, la « population des tuberculeux » s'enrichit de cas recrutés parmi la bourgeoisie aussi.

Le chantier de la grande clinique, alors à l'abandon, redémarre pour permettre, quelques mois plus tard, le 9 juin 1930, l'inauguration d'un complexe de près de 160 lits intégrant des ateliers, un entrepôt et les espaces logistiques nécessaires. L'établissement rutilant vient compléter l'offre déjà forte de 250 immeubles construits depuis le début du siècle.

Peu avant le début de la Seconde Guerre mondiale, les entreprises d'Auguste Rollier possèdent dix-huit sanatoriums et s'imposent comme un leader dans les soins médicaux prodigués aux tuberculeux. La Clinique Manufacture Internationale est citée comme un modèle à suivre dans l'emploi de personnes en difficulté. Tout ce que l'Europe compte de milieux attentifs à la médecine et à la sociologie appliquée au traitement de la tuberculose encense son initiative. De grands groupes industriels rejoignent le

clan des clients prestigieux et contribuent à la notoriété de l'entreprise.

L'héliothérapie sur laquelle repose son dispositif de traitement fait l'objet de nombreux ouvrages, dont certains sont édités par de prestigieuses universités, à l'instar de la britannique Oxford University Press.

Rien ne semble pouvoir gêner son développement, mais des signes de lassitude insistante se font sentir dans les milieux caritatifs. L'économie a toujours été le baromètre sensible aux tensions politiques mondiales.

Celles-ci sont nombreuses tandis que le chancelier Hitler galvanise l'Allemagne vaincue de 1918. La santé économique de l'empire Rollier s'érode lentement puis devient franchement préoccupante au milieu de la Deuxième Guerre mondiale. On peut ainsi éviter, en 1944, que la Clinique Manufacture soit reprise par les œuvres antituberculeuses bernoises. Fait hautement symbolique, le siège est même transféré sur les bords de l'Aar. Depuis quatre siècles, les relations entre Berne et Vaud sont décidément placées sous le signe de l'aigre-doux, mais, comme le prétendait un pasteur vaudois ami, « il n'y a pas plus bernois que les vaudois ! ». Le nom du Dr Rollier figure pourtant en bonne place dans l'inscription au registre du commerce de la nouvelle entité.

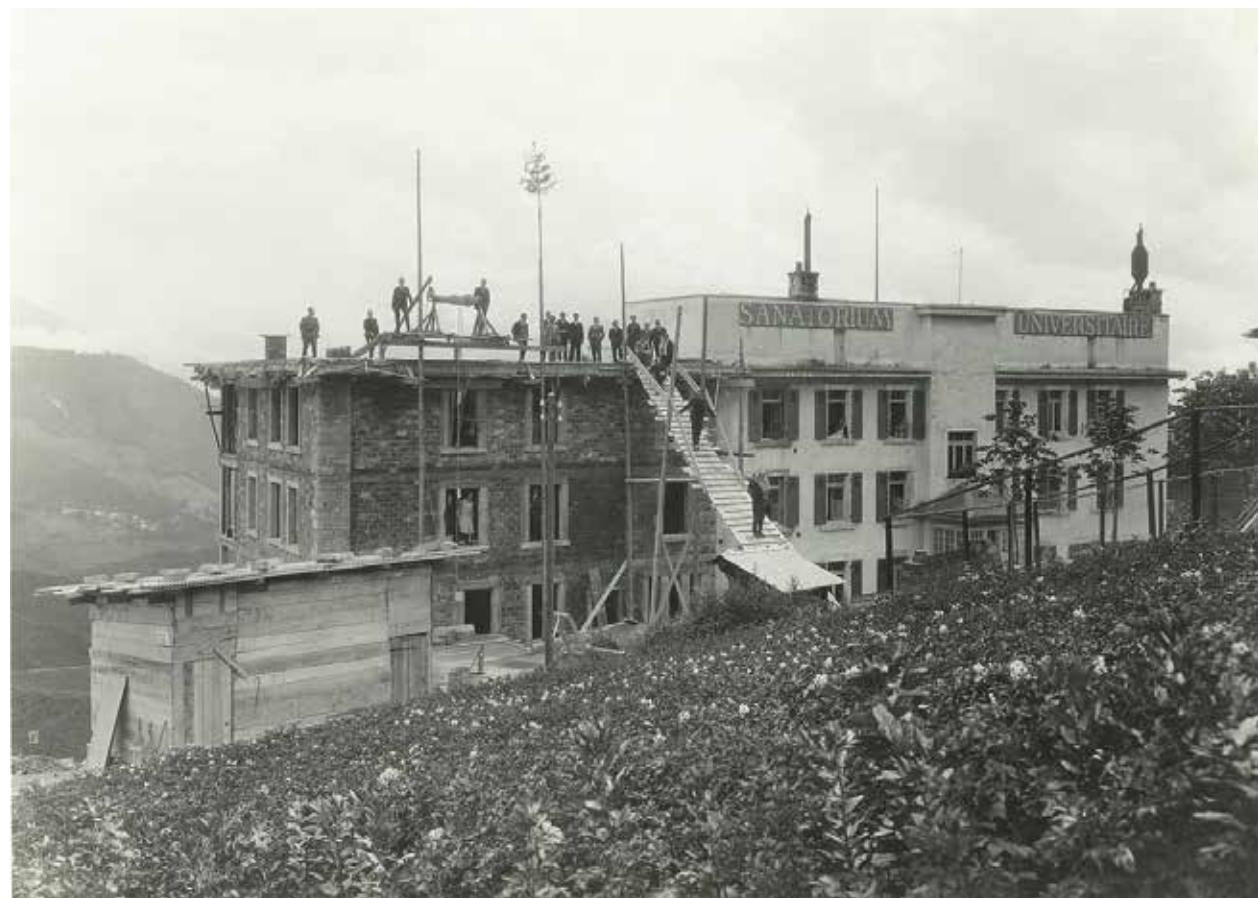
La guerre n'empêche pas complètement la construction de nouveaux lieux de cure, si bien qu'à la fin du conflit, on compte 3500 patients répartis dans 80 établissements de la station. On n'hésite pas alors à parler de La Mecque de la tuberculose.

Le « vaisseau amiral » demeure toutefois la Clinique Manufacture, dont la production d'articles de bazar est évidemment majoritaire (pantoufles, jeux, etc.), mais la rigueur mise au service de la gestion n'échappe pas à une catégorie de clients de plus en plus exigeante. L'étendue des produits progresse et inclut des articles en lien avec la sécurité électrique tels que fusibles et parafoudres de téléphone, mais surtout des ressorts en acier pour un bon cinquième de la production totale. Ce secteur, qui recourt à une

main-d'œuvre souvent très qualifiée, adopte des méthodes inédites de fabrication en flux tendu. On évite ainsi un stockage onéreux qui réduit notablement la rentabilité. Pendant cette période qui précède immédiatement la guerre, une bonne partie du commerce repose sur l'empathie.

Mais celle-ci s'essouffle au point d'inquiéter sérieusement la direction qui est obligée de mettre en place une stratégie marketing. Visite de clients potentiels et inventaire du savoir-faire sont mis à l'ordre du jour.

Inauguré en 1922, le Sanatorium universitaire est construit sous l'impulsion du Dr Louis Vauthier. Il répond aux besoins des étudiants et professeurs atteints de la tuberculose et désireux de poursuivre leurs études durant leur traitement.







Le Lien

Comment imaginer un nom plus évocateur pour relier le modeste périodique à Polyval, l'institution à laquelle le présent ouvrage rend hommage ici ? Nous sommes en 1931. Dans quarante ans, c'est-à-dire une éternité de guerre et de courage, dans quarante années exactement, le *Lien* fusionnera avec l'*Entraide professionnelle* pour donner naissance à Polyval.

Témoin de l'importance de conserver un lien social en dépit de la maladie, l'initiative de deux patients, Pierre Parfait et Jean Villequez, allait influencer durablement la vie des résidents capables de travailler. Soucieux de faire circuler les informations liées à l'évolution des traitements, à la vie sociale des résidents, à leurs loisirs et surtout aux moyens mis en œuvre pour leur permettre de trouver une occupation gratifiante, les deux amis conçoivent un journal illustré auquel ils donnent le nom explicite de « *Lien* ». Ce dernier est tiré à deux cents exemplaires qui trouvent un auditoire enthousiaste.

Tandis que sur les hauts de Leysin, dominant la gare du Fedey, se poursuit l'aventure de la Manufacture, Pierre Parfait, un jeune Français soigné à la pension de l'Aiglon, regarde les maisons avoisinantes. Dans chacune d'elles, pense-t-il, des femmes, des hommes, atteints dans leur santé, n'ont pour toute compagnie que le soleil à qui ils offrent leur corps presque nu. Les plus chanceux verront leur état de santé s'améliorer un peu ; les plus miséreux vont mourir, en s'effaçant doucement. De toutes ces maisons pleines ne s'échappe que le silence maudit de la douleur et de la solitude.

Pierre Parfait est une belle personne, un être digne d'être associé à l'origine de ce récit. Positif en dépit de sa maladie, altruiste, pétri des valeurs du mouvement scout auxquelles il adhère avec une ferveur touchante. La solidarité, l'entraide, le respect sont celles qu'il applique continuellement

7 décembre 1931. Romain Rolland (à gauche) accueille le Mahâtmâ Gandhi. chez lui à Villeneuve. Au premier plan, au centre, Madeleine Slade, disciple anglaise de Gandhi qui adopte le nom indien de Mirabehn ou sœur Mira.



et sont un peu, chez lui, une deuxième nature. Alors qu'il feuillette la revue d'une troupe française, son médecin lui apprend qu'il a vu un autre patient en possession du même journal. Il se nomme Jean Villequez, il est patient comme lui et réside au chalet de la Paix, un peu plus haut dans le village. Quelques jours plus tard, notre jeune scout remonte la rue jusqu'au lieu de résidence de Villequez. Par le simple fait de leur rencontre, les deux jeunes gens comprennent que leur joie doit être partagée. En parlant de leur isolement, de la vulnérabilité dans laquelle les mure la maladie, ils décident de réfléchir au moyen de favoriser les échanges entre résidents. Les jours qui passent paraissent désormais plus légers. Dans les prés, la neige se fait tache luisante en fondant, les rues bruissent d'un filet d'eau qui dévale joyeusement, même le soleil est fidèle aux saisons, c'est le printemps.

À leur fenêtre chaque jour, Pierre et Jean se font des signes avec les moyens du bord, un oreiller, un abat-jour qu'ils brandissent avec bonne humeur. Les rencontres suivantes voient émerger l'évidence : c'est un journal qu'ils doivent créer. Ce jour-là, Pierre tient dans sa main un cahier qu'une amie lui a prêté. Une coccinelle pastel orne la couverture. Inspirées par la bête à bon Dieu papillonneuse, quelques patientes ont imaginé ce recueil pour livrer leurs conseils, leurs expériences, mais aussi leurs états d'âme que façonne la maladie. La petite somme de papier va de pensions en sanas et crée ce lien qui leur manque tant. Pour Pierre, c'est limpide : le journal s'appellera le *Lien*. Jean abonde. C'est un grand gars, Jean, tout maigre, un peu penché, qui plie mais ne rompt jamais, un grand frère enthousiaste et protecteur. Riches de leur jeune mais profonde amitié, les deux hommes vont dédier leur temps à ce projet sans la moindre compétence pratique que celle du cœur ! Pierre, toujours Pierre, bâtisseur inspiré, se met à la recherche de spécialistes qu'il pourrait convaincre de l'aider.

Entre deux, Jean lit la préface d'un livre racontant la vie de Jeanne d'Arc où l'on peut lire la devise : « Aie bon courage

et gai visage »... Elle figurera sur l'en-tête du journal jusqu'à la dernière publication de celui-ci en 1954.

Triomphant, il revient vers Jean pour lui annoncer que la direction de la « Manu » va l'aider à fabriquer le *Lien*. « Ils ont une Rotary, une presse qui fera l'affaire pour imprimer le premier numéro ! » claironne-t-il.

Ils ne peuvent pas savoir que le fait est parfaitement historique puisque la Manu fusionnera près de nonante années plus tard sous la bannière Polyval !

Le 15 mai 1931, le premier numéro du *Lien* sort de presse sous la forme d'une petite liasse de papier odorante que les deux compères embarquent fièrement avant de la distribuer.

Dès ce moment, les jours vont devenir singulièrement courts pour les deux amis. On s'arrache ce *Lien* comme un élément indissoluble de la vie en « sana »... Nos deux jeunes éditeurs sont désormais à l'affût des bons plans, des bonnes adresses, d'anecdotes et autres expériences qui pourraient émailler les pages de leurs prochains numéros. Parmi les malades, quelques « lettreux » séduits proposent leur aide, des illustrateurs, des possesseurs d'appareils photo. Mais surtout, le *Lien* met en relation les artisans et leurs clients. La production des malades, jusqu'ici difficile à écouler, trouve d'autres débouchés auprès des boutiques qui fleurissent dans la station et dans les établissements de soins. Le lien social que garantit le petit périodique est un gage de santé psychique pour les marathoniens de la maladie que sont les tuberculeux. Soigneusement consignées dans ces pages, quelques confidences viennent rappeler la



grande précarité dans laquelle sont plongés les malades. Pour certains, le suicide hante les jours et ils n'hésitent pas à s'en confier. Sous la plume bienveillante des rédacteurs sont relatés des épisodes d'une grande détresse que ce fameux *Lien* prétend apaiser. Au fil des semaines émerge

pourtant un besoin plus concret, celui d'une organisation capable de gérer un stock de fournitures et le flux de commandes qui transite par la rédaction du journal.

C'est le rôle du *Lien* « Pratique » qui voit naturellement le jour dans le sillage du *Lien* « social », laissant chaque entité accomplir leur propre mission.

À sa tête se pressent des personnes d'un dévouement total, souvent d'anciens malades dédiés à la cause de leurs camarades d'infortune. En 1934 déjà sont inaugurés une centrale d'achats puis un dépôt de fournitures dans une chambre du sanatorium Le Chamossaire.

Lorsqu'il émigre au cha-

let Le Lotus en 1936, le *Lien* n'a plus rien d'une modeste association caritative. On place à sa tête des personnes qui vont défendre l'intérêt du journal en y vendant des encarts publicitaires, en proposant du contenu rédactionnel, en participant au développement économique de la station.



Des personnes, toujours avec leur potentiel de dévouement et d'empathie, seront aux nombreux carrefours du *Lien*. Premier collaborateur inscrit, André Imhof a le mérite de mettre en place la structure de base administrative du *Lien* pratique peu après sa création en 1934.

Nous l'avons vu, nulle couche sociale n'est épargnée parmi les tuberculeux. Les jeunes gens aux études payent un lourd tribut à la maladie en étant obligés de mettre leurs ambitions académiques entre parenthèses. Le temps des sanatoriums universitaires bat son plein au moment où naît le *Lien*. Fondé en 1922 par le Dr Louis Vauthier, le Sanatorium universitaire suisse est le premier établissement réservé aux étudiants.

Au cours des pages d'un numéro du *Lien* de 1932, on y apprend la venue de Gandhi à Leysin.

Concluant une tournée controversée en Europe, Mohandas Karamchand Gandhi rend visite au « bolcheviste³ » Romain Rolland, écrivain pacifiste et auteur du livre que le prix Nobel de littérature lui consacre en 1923. En ce début du mois de décembre 1931, Gandhi veut rencontrer une paysanne dont lui a parlé Mira, son assistante. Elle réside au Sépey où elle s'adonne au filage de la laine. À l'issue de sa visite, Gandhi exprime le désir de visiter un sanatorium universitaire à Leysin.

Interrogé avant son retour en Inde, Gandhi livre un jugement pour le moins virulent à l'égard de l'institution des sanatoriums. En voici la teneur, mot pour mot.

« On se fait de la maladie un fétiche. Dans cette vie pleine de dangers, il faut avoir le courage de braver le danger de la maladie. Et il faut lui opposer le traitement minimum. Construire beaucoup de sanatoriums ? Non. Tous les millions de tous les millionnaires ne suffiraient pas à construire assez de sanatoriums pour soigner tous ceux qui, sur la Terre, sont malades en leurs corps. Or, ceux qui peuvent se soigner

³ La visite de Gandhi en Suisse ne fait pas l'unanimité. Au lendemain de son séjour, l'auteur de l'article consacré à celui-ci dans le Journal de Montreux n'hésite pas à qualifier l'écrivain de « bolcheviste ».

dans les sanatoriums devraient penser à tous les autres qui ne le peuvent pas, et ne pas accepter pour eux-mêmes des moyens de guérison dont sont privés des millions d'êtres humains. Pour lutter contre la maladie, il faut plutôt promouvoir à travers le monde des principes très simples de vie saine et frugale, d'hygiène élémentaire, accessibles à tous. Au reste, il y aura toujours des maladies, et l'homme peut bien souffrir quelque chose en son corps; ce qu'il ne doit pas souffrir, c'est d'être malade en son esprit». Voilà qui est dit, et pas forcément à la gloire du système de soin développé dans ce coin de pays. La presse romande s'en prend d'ailleurs violemment au nouveau guide spirituel de l'Inde dont il dit que la meilleure idée a été de repartir !

Notons que son hôte, Romain Rolland, s'établit à Villeneuve de 1922 à 1936. En quinze années de résidence, il contribue à faire de la petite ville du Léman oriental un repaire de penseurs humanistes rassemblés autour du pacifisme.

Tandis que la colère gronde dans les milieux syndicaux, que l'Europe assiste incrédule à l'ascension du chancelier Hitler, que l'Espagne se déchire, que le chômage dépasse les 7% avec cent vingt mille demandeurs d'emploi, que naissent Ursula Andress et Claude Brasseur, le *Lien* va son bonhomme de chemin, tambour battant. Il n'est plus question de solliciter des malades pour assurer la gestion du magasin de matières premières, ni la logistique qui sont maintenant confiées à des collaborateurs à plein temps.

André Imhof a fort à faire pour coordonner les mouvements des collaborateurs du bureau du Lotus. Il s'ouvre bientôt deux magasins et l'organisation commerciale mise en place n'a rien à envier à une petite entreprise. Les services qu'elle assure sont devenus indispensables aux patients. Ils y trouvent de quoi rompre la monotonie des jours passés dans la solitude

et l'oisiveté. Juste avant la guerre, Paul Johann Kopp, un jeune curiste bernois, s'approche de la direction du *Lien*, séduit par l'initiative et désireux de conduire une expérience similaire en Suisse allemande. Après quelques entretiens rondement menés, Kopp fonde « Das Band », une organisation qui allait poursuivre des buts identiques et remporter un succès phénoménal dans le canton de Berne.



Streptomycine

Découverte d'Albert Schatz qui isole l'antibiotique capable de vaincre la tuberculose en 1943

Sur fond de brouille obscure l'opposant à son superviseur Selman Waksman, le jeune étudiant et chercheur américain Albert Schatz isole la streptomycine en 1943. Cet antibiotique à large spectre est capable d'agir contre la bactérie responsable de la tuberculose et le fameux bacille de Koch qui tuait encore plusieurs milliers de personnes par jour dans le monde.

Idéaliste forcené, Schatz accepte, à la demande de Waksman, de céder ses droits aux redevances du brevet. Il pense ainsi favoriser un déploiement rapide du médicament en réduisant les coûts de production. On découvrira

Albert Schatz vers 1950, peu de temps avant l'attribution du prix Nobel à Selman Waksman.







plus tard que Waksman avait conclu un accord privé avec la Rutgers Foundation en négociant au passage un pourcentage des redevances pour lui-même. Après s'être battu pour qu'éclate la vérité, Schatz sera finalement très maigrement indemnisé.

Était-ce une manœuvre pour obtenir son silence ? Devant l'importance de cette découverte, l'Académie royale des sciences de Suède décidait en 1952 d'attribuer le prix Nobel de médecine à Waksman, réduisant Schatz au rang de faire-valoir.

La découverte de la streptomycine a des conséquences concrètes sur le traitement de la tuberculose, qui allaient engendrer de grands bouleversements dans le paysage économique de Leysin. Les années cinquante voient disparaître

bon nombre de sanatoriums souvent transformés en hôtels et pensions pour touristes. L'Europe voit les stations de moyenne montagne se tailler une part enviable du marché touristique. Leysin détient un atout décisif auprès de ses concurrents grâce au nombre de lits à disposition. Le rôle capital que jouent les infrastructures touristiques fait d'elle une station qui continue de se développer malgré la désaffection des milieux de la santé.

Dans le milieu du tourisme chablaisien que l'on s'applique à promouvoir, on redoute l'image négative que produisent quelques hôtels désaffectés. Parmi eux, le Chamossaire, exhibant misérablement son prestige passé que de hautes herbes s'efforcent vainement de cacher.

Cette lente descente aux enfers des lieux de cures s'accompagne de l'opinion controversée de certains médecins. Dans un article que la *Gazette de Lausanne* consacre au sujet, le Dr René Burnand⁴ commente ainsi l'engouement des milieux médicaux pour les antibiotiques :

« Sacrifier la station climatique de Leysin sur l'autel trompeur des antibiotiques ».

Burnand poursuit en déclarant que si les antibiotiques ont bien contribué à réduire le nombre de décès de la tuberculose, ils n'ont eu aucun effet sur le contrôle de nouveaux cas. Il assure enfin qu'une fois traités, les patients retournent dans la vie active et rechutent. Ils s'imaginent pouvoir se soigner chez eux et infectent leur entourage. S'il respecte le projet de faire de Leysin un lieu de vacances, il redoute ouvertement que la vocation médicale soit abandonnée. Il conclut en évoquant le sort des stations de Davos et Montana qui parviennent à faire cohabiter sans heurt touristes bien portants et malades.

Nous l'avons vu à de nombreuses reprises, l'être humain est la composante indissoluble de toute entreprise caritative. Parce qu'il est pétri de la même volonté de vivre que ses

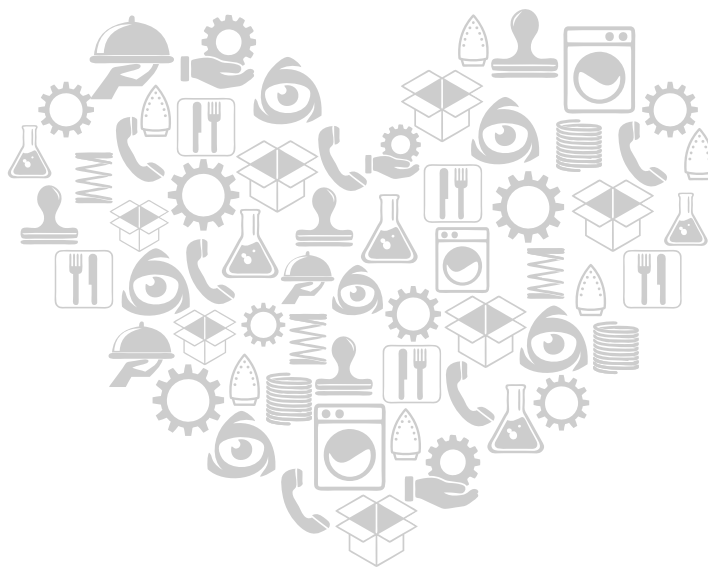
⁴ René Burnand (1882-1960), médecin né à Versailles, mène toute sa carrière au service de la lutte contre la tuberculose, notamment à Leysin.

semblables, l'être humain doté d'empathie saura mobiliser ses forces et celles des autres pour de nobles causes. Roger Hartmann en est, de ces beaux humains qui se dédient au secours et à l'entraide. Licencié HEC, il prend la direction du *Lien* en 1947 avec de nouvelles idées, des perspectives ambitieuses qu'il compte servir en développant un réseau. À Leysin, on le considère rapidement comme l'ambassadeur du *Lien* d'abord, puis de la communauté laborieuse des patients dans son entier. Durant son long mandat, le *Lien* connaît son envol commercial. Roger Hartmann ne compte pas son temps et son énergie en dépit d'une santé que la maladie a durement frappée. Au près de l'industrie, des pouvoirs politiques et des chaînes de distribution, il multiplie les démarches, convainc et préserve « son » *Lien* en le projetant définitivement dans le futur. Sous sa direction sera créé l'Office social dont il dira en s'amusant qu'il est la « première assistante sociale ».

Par les temps tourmentés que nous vivons en ce premier quart de XXI^e siècle, nous savons à quel point une entreprise est fragile et vulnérable. En l'exposant aux rigueurs des marchés, la marge d'erreur est ténue et les conséquences potentiellement catastrophiques. Les choix opérés l'engagent pour des mois, des années, sans qu'aucun indice ne puisse garantir le résultat final. C'est donc une foi inébranlable dans l'authenticité de son engagement qu'il faut entretenir pour réussir. Roger Hartmann est de cette trempe-là.

Sur le front du traitement de la tuberculose, la streptomycine que l'on administre aux malades semble produire des résultats encourageants. Si le fait est de nature à rassurer le monde, il n'augure rien de bon pour les propriétaires de sanatoriums.

La publication des statistiques consacrées aux longues cures en établissements de soins engendre le scepticisme des milieux médicaux. On prend la mesure des effets chaotiques de la guerre sur certains établissements. La société de l'Asile, propriétaire des sanatoriums des Chamois et du Chamossaire, est en faillite. À Montana, les affaires du



Dr Théodore Stephani ne sont pas plus brillantes. C'est le moment, pour les plus vaillantes des institutions, d'imaginer « l'après-sanatorium » en demeurant fidèles aux buts qu'elles poursuivent. Le bien-être, la dignité et l'autonomie des défavorisés en sont les plus âprement défendus.

Il est important de considérer les différentes étapes qui jalonnent la vie d'une personne handicapée. Ce sont le plus souvent des adultes dont les capacités ont été réduites à la suite d'un accident ou d'une maladie. Durant le temps du traitement, ces capacités sont proches du néant. À mesure qu'avancent les soins, ces aptitudes au travail augmentent jusqu'à la rémission totale ou partielle. S'agissant des personnes soignées dans les sanatoriums, les capacités résiduelles ne dépassent que rarement 20% après la guérison. C'est dire que la précarité guette et que chaque jour qui passe compromet les chances d'une réinsertion satisfaisante.

Sans que les affaires chancelantes du Dr Stephani n'en soient le moindre motif, Roger Hartmann met en œuvre l'installation d'une antenne du *Lien* à Montana, théâtre majestueux situé sur un plateau orienté plein sud. La réputation de la station est déjà assurée par la présence à Crans d'un golf 18 trous où se déroule l'Open de Suisse dès 1939. Le *Lien* y installe un atelier aux Mélèzes puis au sanatorium Le Genevois et enfin au Châtelet.



L'Entraide professionnelle

Dix-sept ans ont passé depuis la création du *Lien* et de la Manufacture à Leysin. Il fallait, pour sceller la distribution du « grand film de Polyval », qu'une institution ancrée en plaine offre ses soutiens politiques et institutionnels. À Lausanne naît en 1948 une association proposant le placement de personnes en situation de handicap. Dans vingt-trois ans naîtra Polyval de sa fusion avec le *Lien*.

La période qui suit directement la fin de la Seconde Guerre mondiale est éminemment compliquée pour les défavorisés. La structure familiale est remodelée par la longue absence des hommes au sein des foyers. Les déshérités qui souffrent d'un handicap ou des séquelles de maladie n'ont pas d'autre choix que de végéter dans des homes pour impotents. Mais la société civile se rend compte que de tous les dispositifs caritatifs, le plus efficace et le plus humain est celui qui favorise la réinsertion professionnelle. Il a l'insigne et double atout de redonner de la dignité aux handicapés et de décharger l'économie de l'État.

En Suisse, après la Seconde Guerre mondiale, les efforts qui permettent aux infirmes de rejouer un rôle dans l'économie se multiplient. Parmi cette catégorie de handicapés se distinguent des infirmes, des rescapés de la paralysie infantile, de la sclérose en plaques, de l'encéphalite, des victimes de malformations ou encore des tuberculeux. S'agissant de ces derniers, il faut savoir qu'une partie de la population nourrit à leur égard des craintes quasi obsessionnelles de contagion quand bien même ceux-ci sont guéris. Une phobie qui est loin de favoriser leur réinsertion. Le placement de personnel handicapé dans le secteur privé n'est pas chose aisée. Les patrons de l'industrie et des entreprises de

ENTRAIDE PROFESSIONNELLE
Place du Tunnel 3, Lausanne.

Association.

Extrait
du procès-verbal de l'assemblée générale constitutive
du 15 novembre 1948.

Les personnes désignées ci-après, agissant tant en leur nom personnel qu'au nom de l'Entraide aux Jeunes par le Travail (E.J.T.) et du Comité Romand d'Orientation et d'Éducation Professionnelle des Estropiés et Invalides (CROEPI) se sont réunies à Lausanne le lundi 15 novembre 1948 à 18 heures au bureau de M. le Dr. Edmond Jomini, av. Benjamin Constant 2, Lausanne, pour constituer l'Entraide Professionnelle (E.P.).

L'assemblée désigne comme président M. G. Huguenin, ingénieur.

.....

Après confirmation de notre intention de créer l'E.P., les statuts sont lus, mis au point et adoptés par l'assemblée.

L'assemblée désigne:

- a) comme membres du comité de direction M. G. Huguenin, M. A. Jaccard et le Dr. Edm. Jomini.
- b) comme vérificateurs: La Fiduciaire privée S.A., Lausanne.

.....

Après un aimable entretien sur nos perspectives d'avenir, le présent procès-verbal de notre assemblée constitutive est adopté, puis la séance est levée à h. 19.15.

Sign: G. Huguenin
Dr. Edm. Jomini
J.-H. Graz
A. Jaccard
M.-L. Huguenin

J'atteste que le présent
extrait est conforme à
l'original qui m'a été
présenté.

La Préposé:

La signature

Ci-dessus
ont été déposées en ma
présence.

La Préposé:

Four extraits conformes:

Le Président:

Huguenin
G. Huguenin

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

La Préposé:

Facsimilé de l'acte de
fondation de l'Entraide
professionnelle à Lausanne.

services sont souvent rebutés par une rentabilité réduite de moitié au mieux. Viennent s'ajouter les risques de contagion – bien que ceux-ci soient totalement aléatoires – et les problèmes liés au voisinage de personnel « sain » qui demeure méfiant.

Quelques initiatives mûrissent dans de beaux esprits volontaires et solidaires de la capitale vaudoise. Parmi elles, l'Association populaire pour l'entraide familiale qui voit le jour en 1949. Elle emboîte le pas à des institutions comme l'*Œuvre suisse d'entraide ouvrière (Oseo)* qui voit le jour en 1936 sous les auspices de l'*Union syndicale suisse* et du parti socialiste. L'intégration professionnelle est un problème que les services sociaux doivent prendre en compte en toute priorité. En 1948 est créé le *Centre romand d'observation et d'orientation professionnelle pour infirmes (COPAI)* et conjointement l'*Office romand d'intégration professionnelle pour handicapés (ORIPH)* que présidera l'éminent professeur Placide Nicod. Avec l'ouverture de ses centres à Morges et à Pomy près d'Yverdon, puis à Sion, l'institution, dont le nom actuel est l'*ORIF (Organisation romande pour l'intégration et la formation professionnelle)*, atteint son audience supracantonale. Elle se développera jusqu'au Jura, dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel.

Il existe alors dans le canton de Vaud deux institutions qui viennent aussi au secours des déshérités. L'*Entraide aux Jeunes par le Travail* qui s'adresse principalement aux garçons d'une part. Elle établit sa mission principale dans l'orientation et la formation professionnelle en vue de l'insertion de jeunes infirmes. Avec la création du « *Repuis* », internat situé à Grandson près d'Yverdon, l'institution joue un rôle important dans la filière de placement de personnel handicapé. Fondé dix années plus tôt, le *Comité Romand d'Orientation et d'Éducation Professionnelle des Estropiés et Invalides*, plus familièrement nommé « *CROEPI* », s'adresse pour sa part essentiellement aux jeunes filles. Sous l'impulsion de MM. Huguenin, Jomini et Jaccard, responsables respectifs des deux entités, naît à Lausanne l'*Entraide professionnelle*.

Un petit atelier s'ouvre à l'avenue Davel à Lausanne sous l'enseigne de celle qu'on surnomme plus simplement *l'Entraide*. Une quarantaine d'infirmes capables de se déplacer y trouvent refuge dès 1952. La dactylographie, le tricotage, la confection de brosses, la vannerie, le tissage de nattes et l'encadrement sont au nombre des activités proposées aux bénéficiaires. L'organisation n'oublie pas les personnes qui ne peuvent se déplacer. Un service de ramassage leur permet de réaliser des travaux de dactylographie et de poly-copie à domicile.

Quelques années plus tard, on parvient toutefois à un tournant dans le développement de l'institution. À la fin des années cinquante, alors que le savoir-faire du personnel suit une progression tout à fait étonnante, l'Entraide éprouve des difficultés à garnir son carnet de commandes auprès des entreprises et des particuliers.

Le tournant que le marché lui force à prendre est négocié par un solide trio composé de MM. Huguenin, Jaccard et Jomini. Il faut désormais, comme son futur partenaire le *Lien*, former un département marketing et commercial de façon à anticiper les besoins de l'économie.

L'Entraide, à l'instar d'autres entreprises ou associations de placement de handicapés en Suisse, s'affranchit des mécanismes qui régissent le flux des besoins. Bien que nombreux, dans l'industrie, le commerce et les services, la concurrence commence à jouer et à mettre la rentabilité des ateliers à rude épreuve.



Simultanément, le *Lien* opère sa mue d'association occupant des malades atteints ou guéris de la tuberculose vers une organisation plus complexe. Jusqu'alors, les ateliers étaient concentrés à Leysin, à Montana et à Lausanne. Mais sous l'infatigable ardeur de Roger Hartmann, des ateliers sont ouverts à Chamblon-sur-Yverdon et à Corsier-sur-Vevey. C'est à lui que l'organisation doit les excellentes relations qu'il a nouées et qu'il entretient avec le Service Fédéral de l'Hygiène publique, l'Association suisse contre la Tuberculose, l'Aide suisse aux tuberculeux, les Ligues contre la Tuberculose, la Fédération nationale pour la réintégration des handicapés comme avec la plupart des autorités cantonales romandes.

À cette même époque, le *Lien*, encore locataire, devient propriétaire de l'emblématique chalet Le Lotus à Leysin.



AVS-AI

À douze ans d'intervalle étaient créées en Suisse deux assurances sociales permettant de venir en aide aux personnes âgées et aux personnes en situation de handicap. Elles composent ensemble ce qu'on appelle familièrement le 1^{er} pilier de la prévoyance sociale.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il revenait aux familles, aux organisations caritatives et à l'église de prendre en charge les nécessiteux. Encore très rudimentaires, les dispositions en matière d'assistance publique doivent aussi s'occuper des personnes que la maladie ou un accident empêchent de travailler. Sous l'impulsion du chancelier Otto von Bismarck, l'Allemagne instaure dès 1883 un éventail d'assurances sociales comprenant les frais de traitement de la maladie, des indemnités aux malades et aux jeunes mamans.

Il faut une génération d'ouvriers plus tard pour que des voix s'élèvent en Suisse, en quête de dispositifs similaires. Une première vague de vieillissement de la population et de nombreux paramètres influencent le courant de pensée à cette époque où, le plus souvent, les personnes travaillaient jusqu'à leur mort. Toutefois, la question de l'assurance-vieillesse reste au deuxième plan, car les débats se concentrent sur l'assurance-maladie, l'assurance-accident et la sécurité sociale. La Première Guerre mondiale marque une pause dans les débats, mais la question des retraites revient rapidement en avant de la scène, grâce notamment au mouvement ouvrier conduit par le Comité d'Olten⁵ et de la grève générale de 1918. On y retrouve Ernst Nobs, un jeune militant socialiste bernois qui deviendra le premier Conseiller fédéral de ce parti en 1944 !

Les bases constitutionnelles de l'AVS sont créées en 1925, mais le projet est rejeté par le peuple en 1931. Pendant

⁵ Le comité d'Olten est un comité d'action suisse fondé le 4 février 1918. Parmi ses revendications, on relève la création d'une assurance-vieillesse et survivants.

la Deuxième Guerre mondiale, le Conseil fédéral favorise le développement des assurances sociales, notamment des allocations pour les militaires. Le 6 juillet 1947, la loi fédérale sur l'assurance-vieillesse et survivants (LAVS) est acceptée par le peuple et entre dans l'histoire comme l'« événement du siècle ». Avec un taux de 80% des voix favorables, elle entre en vigueur l'année suivante, devenant dès lors un symbole pour l'identité de l'État social.

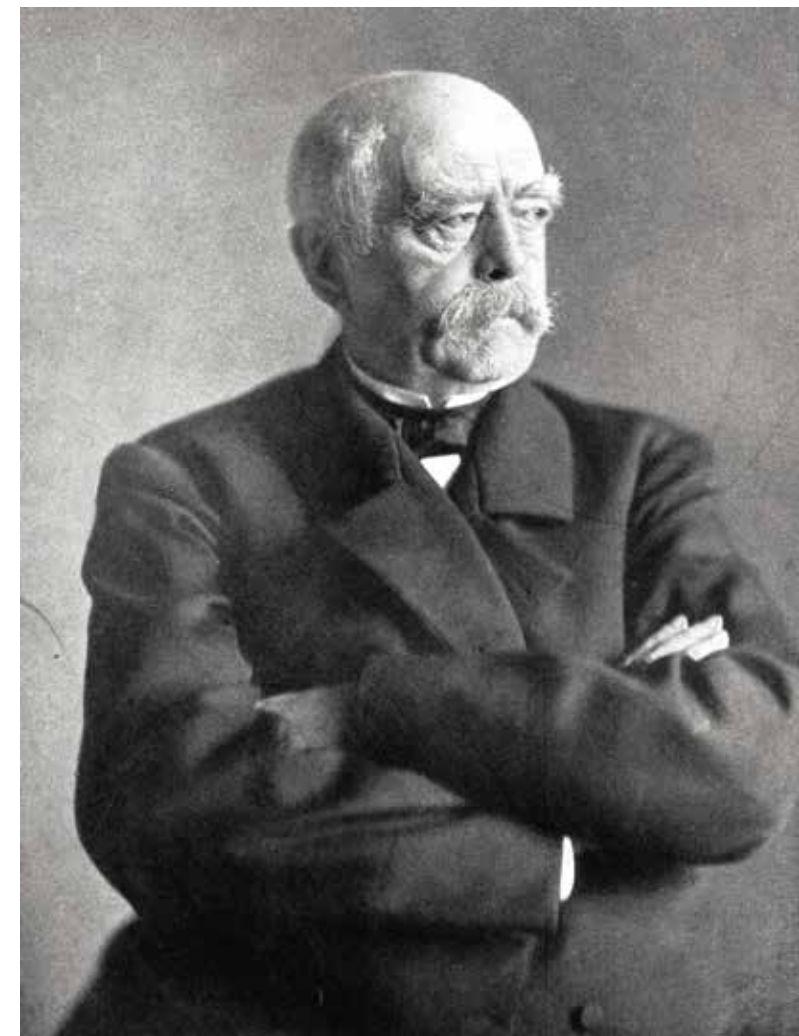
Complétant le paquet proposé par l'Office fédéral des assurances sociales (OFAS), la Loi fédérale sur l'assurance-invalidité (LAI) est votée en 1959 et mise en place l'année suivante en un temps record. Elle se sert des structures existantes de l'AVS en matière de perception et de versement des rentes.

Organisée autour de neuf offices régionaux, la mise en œuvre des mesures privilégie la réadaptation par rapport à l'octroi d'une simple rente. Si ces offices n'ont pas de pouvoir de décision eux-mêmes, ils n'en sont pas moins très bien placés pour orienter et placer le personnel en situation de handicap. Les entreprises sociales et les ateliers pour handicapés jouent rapidement un rôle capital dans l'application de ces mesures et deviennent des partenaires indispensables à leur développement harmonieux.

Au fil des années, différentes révisions conduiront à la plus importante d'entre elles, qui vise plus concrètement à la réinsertion professionnelle des bénéficiaires de rente, à l'instauration d'une contribution de la part de l'assuré, favorisant ainsi son autonomie. Le sens des responsabilités est également restauré et avec lui la satisfaction de jouer un rôle actif dans l'économie. Autant de gages d'une meilleure santé mentale pour des personnes souvent fragilisées par leur situation. Le dernier aspect de la 6^e révision de 2012 sera la réalisation d'économies très concrètes favorisant la pérennité de l'assurance.

Reliant très symboliquement la thèse à l'application, Hervé Corger place volontairement du personnel en situation de handicap à la réception principale de son siège de Lausanne. Et il faut admettre que la grande serviabilité et l'application

Le chancelier allemand Otto von Bismarck, {1815-1898} est une personnalité marquante et controversée de la politique allemande de la fin du XIX^e siècle.



de ces personnes expliquent le bonheur de les fréquenter au quotidien.

Qu'en est-il d'un collaborateur dont l'état de santé se serait amélioré assez pour se passer d'une rente AI ? H. Corger répond sans hésiter que le risque est énorme d'une rechute dans le cas des handicaps psychiques. La totalité du processus d'octroi doit être recommencée, ce qui placerait l'assuré dans une situation bien pire que durant la période de rente. *Une entreprise devrait toujours conserver une dimension sociale.*

Hervé Corger

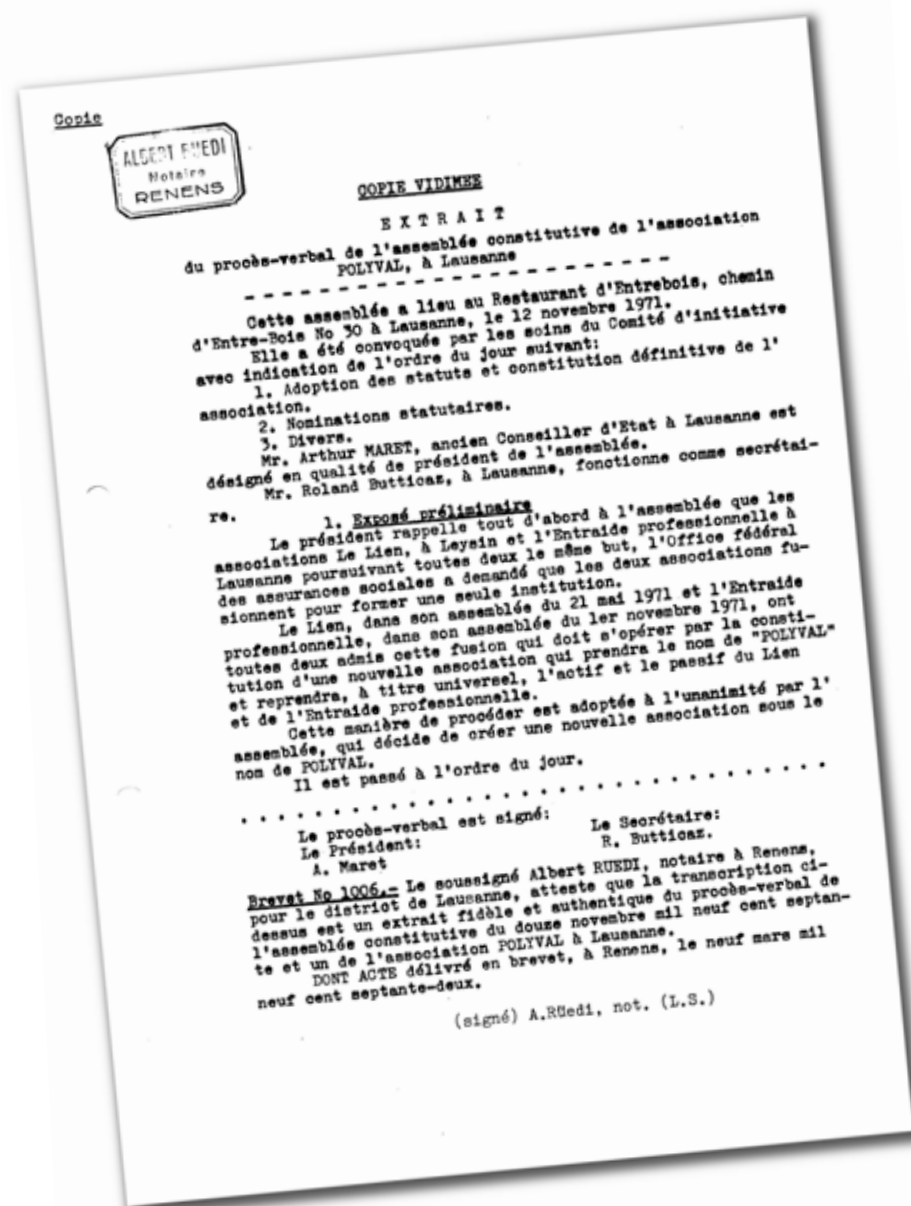


Polyval

Un outil industriel au service de la société

En 1971, le conseiller d'État Pierre Aubert est en charge du département de la prévoyance sociale et des assurances du canton de Vaud.

Avec André Gavillet, Pierre Aubert partage l'aile socialiste d'un gouvernement très bigarré en ce début de décennie. Il y a Marc-André Ravussin – dont le PAI vit ses dernières heures de parti paysan pour devenir l'UDC, le 22 septembre –, trois radicaux – Pierre Schumacher, Édouard Debétaz et Jean-Pierre Pradervand –, et un libéral, Claude Bonnard. Mais c'est dans le sillage laissé par Arthur Maret que Pierre Aubert facilite la fusion du *Lien* et de l'*Entraide professionnelle*. À soixante-dix-huit ans, Arthur Maret, président de la Fédération des socialistes chrétiens de Suisse romande et de la Fédération des ateliers de handicapés, est une figure marquante de la politique vaudoise. Il devient le premier syndic socialiste de Lausanne en 1934, et le premier conseiller d'État de ce même parti, soutenu au deuxième tour des élections de 1946 par les candidats populistes et agrariens ! À l'époque, les alliances se faisaient à gauche, dans l'intérêt exclusif des travailleurs ! Arthur Maret combattait alors ceux qui avançaient que ces mêmes travailleurs « n'avaient pas besoin de vacances puisqu'ils pouvaient se reposer en période de chômage » ! Autres temps, autres mœurs ! Humaniste farouche, Maret est un artisan incontournable de la création de Polyval puisqu'il fonctionne en qualité de président de l'assemblée constitutive du 12 novembre. Ces faits se déroulent à l'étude de Me Ruedi, notaire à Renens, à la demande de l'Office fédéral des assurances sociales.



Facsimilé de l'acte
de constitution de
l'association Polyval en
1971.

Pour compléter les mesures adoptées par l'OFAS, la direction de Polyval convainc les milieux concernés de construire un immeuble qui abritera son siège. Pour l'occasion, Jean Balmas, secrétaire de la Ligue vaudoise contre la tuberculose à qui l'on confie la présidence de Polyval, est à la manœuvre. Une société coopérative immobilière est constituée sous le nom de « Les ateliers pour handicapés ». Sous l'influence très favorable du Conseil d'État et de l'inévitable Arthur Maret, la construction d'un immeuble peut commencer et accueillir Polyval quelques mois plus tard. Une

parcelle est acquise dans le quartier de Bellevaux, chemin de Maillefer, dominant les méandres boisés du Petit-Flon. Les cinq étages réservés aux ateliers et à l'administration accueilleront cent cinquante personnes sur environ 1100 m². Un quai de chargement facilitera l'accès des véhicules de livraison. À cinq minutes de l'embranchement de l'autoroute A9, ce nouveau lieu concrétise le potentiel de développement de l'institution.

Les ateliers créés par l'Entraide professionnelle sont jusqu'alors disséminés dans cinq lieux distincts à Lausanne



Il faut attendre 2007 et la fin des transformations du complexe de Vernand pour que Polyval installe un siège correspondant à ses nouvelles ambitions.



(Druey, rue Centrale, avenue d'Echallens, rues de Genève et du Maupas). Palliant les inconvénients d'un tel éparpillement, la mise en service de ce centre occasionne d'intéressantes économies d'échelle et permet de réunir cent cinquante personnes sous une même bannière nommée Polyval. Il en est de même pour les six ateliers créés par le *Lien*, essentiellement situés dans le canton de Vaud, mais aussi à Montana et pour quelques mois encore à Humilimont, en Gruyère fribourgeoise.

Entre sérieux et facétie...

Lorsque Eugène Aubert, directeur de Polyval depuis sa constitution en 1971, arrive dans son bureau à l'Union de Banques Suisses, M. Chabanel ignore que cette rencontre va bouleverser le reste de sa vie. La raison de la présence de son client est pourtant parfaitement anodine. Il vient ouvrir des comptes salaires pour les collaborateurs handicapés. La fibre sociale prééminente d'Eugène Aubert n'échappe pas à M. Chabanel, qui décèle immédiatement les lacunes administratives de l'institution. Ressent-il, à ce moment précis, le besoin d'écouter mieux, de comprendre différemment les besoins du sexagénaire ?

En cette année 1974, Lausanne vient d'élire son nouveau syndic, Jean-Pascal Delamuraz, un jeune prodige du parti radical vaudois dont il est le secrétaire permanent et qui siège depuis quatre ans déjà à la municipalité. Une crise économique fait rage en plongeant le monde du travail dans l'incertitude, avec son lot de licenciements et ses vingt mille chômeurs dans notre pays. La situation affecte naturellement tous les secteurs économiques et plus particulièrement l'industrie dont elle est un des principaux garants en cette fin des trente glorieuses⁶.

Ce sont des temps difficiles auxquels n'échappe pas Polyval, installée depuis 1973 dans ses nouveaux locaux du chemin de Maillefer 41 au Mont-sur-Lausanne. Mais l'institution que préside Robert Capua, directeur des montres Omega à Lausanne, est sous contrôle. Un dispositif rigoureux de maîtrise des dépenses est mis en place par l'ancien directeur de l'*Entraide professionnelle*, Maurice Jaccard. Placé par le comité à la direction administrative, ce dernier quitte l'entreprise la même année pour raison d'âge. Beau joueur, il avait accepté cette charge alors qu'il visait la direction de la nouvelle entité. Un hommage soutenu lui est rendu par Capua qui rappelle le nombre d'années passées par Jaccard à la défense des droits aux handicapés.

⁶ Les Trente Glorieuses désignent la période de forte croissance économique et d'augmentation du niveau de vie qu'a connue la grande majorité des pays développés entre 1945 et 1975. (©Wikipedia)

Nous aurons l'occasion, à la lumière de cette aventure d'un demi-siècle, d'étudier le rapport profond qui unit celles et ceux qui se dédient aux autres, aux plus faibles, aux démunis, aux êtres que la vie n'a pas épargnés. Cela s'appelle une famille. Retour dans les bureaux de l'UBS-Bellevaux que dirige M. Chabanel à Lausanne. Après une formation bancaire complète, cette force de la nature se familiarise avec le commerce international et la finance. Du haut de sa trentaine joviale, il apprécie la diversité de sa clientèle, dont il gère attentivement les intérêts.

Ambiance plus sobre du côté d'Eugène Aubert. Le sexagénaire tient du coureur de fond. Très droit dans son costume gris clair, il affiche un visage doux surmonté d'une toison argentée.

Mystère de la chimie qui ordonne les rapports humains, le courant passe. Le jeune banquier prend rapidement fait et cause pour Polyval, cette jeune institution dont il n'a qu'une connaissance rudimentaire. Au fil de la relation naît entre eux une jolie connivence teintée de respect mutuel. La fibre sociale de M. Chabanel est en pleine maturation. Lui qui se sent à l'aise dans la virtualité des bilans est bientôt hanté par le destin de la jeune institution. Il n'est pas rare qu'il se déplace au siège de Polyval, quelques centaines de mètres plus haut. Tous les prétextes sont bons. Signature, recueil de pièces comptables... Il rencontre bientôt Robert Capua, président. Nouvelle pierre à l'édifice, nouvelles raisons pour le destin de faire son œuvre. Lorsque Eugène Aubert le rappelle quelques mois plus tard, c'est pour lui proposer de participer au prochain comité de l'association. Il y a là un professeur émérite, un fondé de pouvoir, le secrétaire de la Ligue Vaudoise contre la Tuberculose, le directeur d'un organisme médico-social, le directeur de la Chambre Vaudoise du Commerce et de l'Industrie... Une équipe variée et attentive emmenée avec tact par le tandem Aubert-Capua.

La nouvelle recrue est ainsi « aux premières loges » pour apprendre qu'Eugène Aubert va bientôt atteindre l'âge de la retraite. Il faut dire que les deux hommes sont très proches. Dans la perspective désormais imminente de son



Rien n'est superflu pour servir la qualité attendue des collaborateurs de Polyval.

départ s'inscrit un « dauphin » tout naturel en sa personne. Jusque-là, son rapport aux relations humaines se limite aux membres du comité, à quelques cadres et aux maîtres socio-professionnels. Un univers terriblement standard en somme, très voisin de celui de la banque.

Lorsque vient le temps de réfléchir à son futur professionnel, il demande à Eugène Aubert de faire le tour des ateliers. C'est peut-être là qu'a lieu ce déclic, l'apparition de ce petit grain que sait si bien féconder le destin. En quelques années au sein de ce comité, il s'est forgé une image concrète mais très

« administrative » des affaires : les conditions de rentabilité des ateliers, si fragiles, l'observation de l'OFAS, la gestion des flux financiers, les aspects les plus complexes de la comptabilité... Mais il ignorait presque tout des forces vives et souriantes qui se cachaient derrière la froideur des chiffres...

Entre les sept succursales-ateliers⁷ réparties dans le canton, on compte environ 50% de personnes atteintes de handicaps physiques, 30% de handicaps mentaux, 15% de handicaps psychiques et quelques rares cas de handicaps sensoriels. Il faut noter que les personnes atteintes de surdité sont souvent caractérielles et leur comportement peut déstabiliser les autres collaborateurs.

Lors des séances de comité suivantes, M. Chabanel peut poser une couleur, des sons, des regards sur les propos qui se tiennent. Il se sent prêt à intervenir plus spontanément pour des sujets qui ne touchent pas exclusivement la finance. Son adhésion aux buts et aux valeurs de l'institution est totale. Aussi le travail au sein de la banque lui semble-t-il extrêmement trivial et répétitif. Le destin de Polyval hante déjà le trentenaire qui se sent bouillonner d'énergie en sa faveur. Nous sommes maintenant à quelques mois du départ à la retraite d'Eugène Aubert. M. Chabanel prend son destin en main et appelle le président Robert Capua. Les deux hommes conviennent d'un déjeuner au cours duquel M. Chabanel n'y va pas par quatre chemins...

⁷ À cette époque, Polyval compte des ateliers à Leysin, à Montana, à Nyon, à Sainte-Croix, à Vevey, à Yverdon et à Payerne.



– Monsieur le président, je viens vous demander la direction de Polyval !

Notre homme a le sens de la formule.

Robert Capua lui, est un homme plutôt sobre, ingénieur, d'abord directeur de l'antenne Omega à Lausanne puis placé par le groupe SMH à la tête de Meseltron près de Neuchâtel. Le temps qu'il dédie à la présidence de Polyval dissipe le moindre doute sur l'authenticité de ses élans humanistes. Il est d'ailleurs, aux côtés de Balmas, Aubert et Jaccard, membre fondateur de Polyval. Poursuivant l'entretien, il soulève des lacunes techniques que M. Chabanel n'a aucune peine à assumer en précisant que ce n'est pas un technicien qu'il faut à la tête de l'institution, mais un gestionnaire. Le ton est donné. Désormais candidat à la succession d'Eugène Aubert, il a une vision étonnamment

Il n'est pas inutile de rappeler que les critères d'engagement des collaborateurs ne font pas nécessairement intervenir leurs capacités qui oscillent entre 15 et 20% d'un collaborateur valide. L'on parle alors, pour des personnes dont l'invalidité résulte d'un accident ou de maladie, de capacités résiduelles... Une formule lourde de sens qui donne toute leur pertinence aux «entreprises sociales à vocation industrielle».

Leur mission est de fournir une occupation à des personnes bénéficiaires d'une rente AI sans que leur comportement nuise à l'organisation des ateliers.



concrète qui interpelle Capua. Il a vu le jeune homme à l'œuvre au sein du comité et ne peut pas lui donner tort. Si le savoir-faire de Polyval est un instrument capital de son succès, la jungle des affaires dans le domaine industriel est impitoyable et suppose une connaissance approfondie des rouages de la finance. La fiscalité, l'octroi de subsides distribués par l'OFAS, les formes souvent confuses de la concurrence, aucun de ces paramètres ne doit être laissé au hasard. M. Chabanel est déjà très expérimenté dans la prise en charge des facteurs économiques et financiers. Il a acquis son expérience auprès de ses clients de la banque, des grandes entreprises internationales, des PME/PMI auprès desquelles il prône l'allègement des tâches administratives au profit des aspects « métier ». Ce sont eux qui vont propulser l'entreprise au-devant de la scène. Chez Polyval, cela va de la mécanique de précision au montage industriel en passant par le cartonnage, la reliure, la couture et la sérigraphie. Pour tous ces secteurs, le degré de maîtrise est élevé, grâce à un encadrement très efficace.

En fait, M. Chabanel nourrit depuis quelque temps déjà le projet de changer de cap, de prendre le large, d'échapper à son horizon convenu de banquier terne et sans relief. Il a envie de mettre son énergie au profit de développement de l'institution et de la propulser très loin en mariant le social et l'excellence.

En son for intérieur, Capua sait bien que la solution est idéale : la recrue M. Chabanel est un très bon parti pour



Un encadrement efficace



succéder à Eugène Aubert qui atteint l'âge de la retraite. Et quoi de plus rassurant que quelqu'un qui sait compter ! De plus, l'aura de l'institution est encore modeste et les vocations ne se bousculent pas devant le bureau du personnel ! Le choix n'en est que plus épineux et le comité doit jouer « serré ».

De fil en aiguille, M. Chabanel franchit les étapes qui le confirmeront dans son rôle de successeur. Mais après s'être soumis aux tests psychotechniques très ardues de l'institut Dupont, il traverse des temps troublés par le long silence de Capua, à l'étranger pour un mois, au sujet de sa candidature, lui qui a déjà entamé le travail de changement de vie. Il ne pouvait pas savoir que ce dernier était en déplacement pour plusieurs semaines.

Quitter la banque et une indéniable sécurité de l'emploi, achever de convaincre son épouse du bien-fondé de sa décision, accepter de faire éclater ses repères en termes de prises de responsabilités, voilà un menu copieux pour l'homme.

Lui qui est confronté à la brièveté des délais, dans l'immédiateté des échéances, il est confronté à une nouvelle dimension de sa candidature. Au lieu des « quelques jours » auxquels il s'attendait, il se passe plusieurs semaines au cours desquelles il se résigne.

Et au moment où il termine de faire le deuil du projet, il reçoit un coup de fil qui lui annonce que les tests sont excellents et que le contrat peut être signé.

Il n'arrive pas à se réjouir de la nouvelle, car il a enterré le projet. Lorsque Capua l'appelle à son tour pour organiser la signature du contrat, M. Chabanel l'éconduit poliment. On ne sait si, en prenant acte de son refus, Capua mesure aussi l'aplomb du trentenaire. « Un gars qui a du caractère », se dit-il sans doute en le recontactant... M. Chabanel boit du petit lait. Il savoure cet instant et finalement, met un terme au suspense. Le contrat est donc signé, et le nouveau directeur peut enfin prendre ses fonctions au printemps 1978. Mais il n'est pas au bout de ses peines, ainsi qu'en témoignent les mois qui suivent.



Directions

Le social au cœur de l'industrie

**Eugène Aubert – Marc Chabanel – Francis Gremaud
– Philippe Cottet – Hervé Corger**

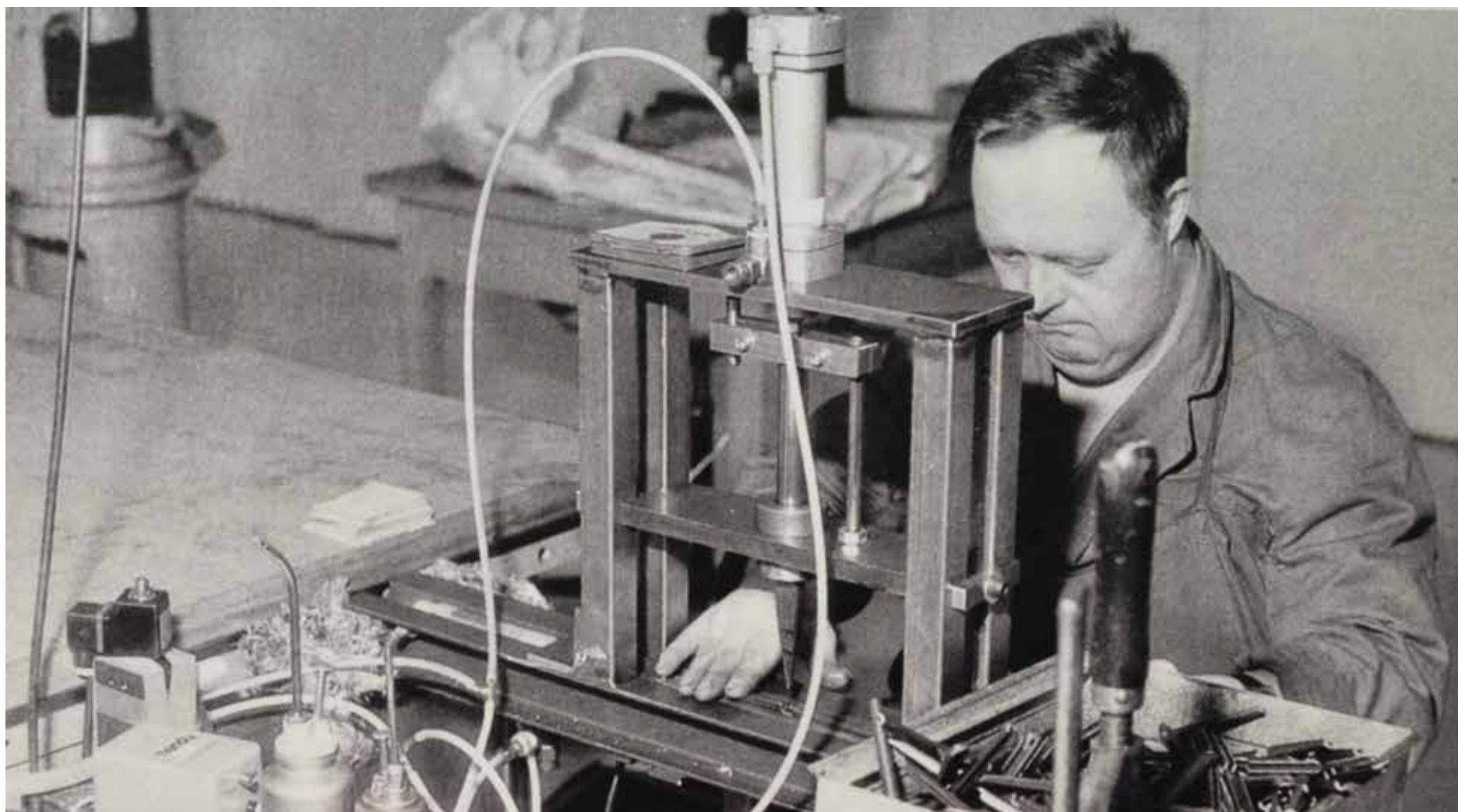
Le degré de maîtrise technique a évolué depuis le début de l'institution, mais les principales valeurs demeurent : soin et joie de jouer un rôle concret dans la société.

Bien qu'elle soit née il y a moins de six ans, Polyval n'est pas une jeune et petite entreprise dont la lente croissance pourrait en garantir la stabilité.

Elle tient plus en cela du champignon que du chêne qui déploie patiemment ses racines... Le terrain est complexe,

miné par les préjugés, encombré de spéculations portant sur le bien-fondé de la démarche.

En quelque sorte, il n'y a que le nom qui change, un nouveau nom qui rappelle la diversité, la variété, la polyvalence : Polyval, un nom que l'on doit à Eugène Aubert, auteur d'un petit coup de génie qui va asseoir rapidement la réputation de l'institution. Polyval, donc, démarre sa vie avec plusieurs dizaines de collaborateurs, quelques clients et surtout deux histoires distinctes qui vont converger. L'une, celle du *Lien* qui trouve ses racines dans les tribulations de la tuberculose,



l'autre, *l'Entraide professionnelle*, dans la précarité des handicapés et la volonté des fondateurs de leur apporter dignité et autonomie. Ces deux histoires qui se confondent dans un creuset humaniste et altruiste témoignent d'une solidarité qui n'a cessé de progresser après les deux terribles conflits qui ont dévasté le monde.

M. Chabanel apprend vite. Il mesure chaque jour à quel point sa décision de quitter la banque fut judicieuse. Un bonheur proportionnel au risque qu'il a pris. Il se demande même comment il a pu se passer si longtemps de cette nouvelle dimension, celle du cœur qui traîne partout où une décision est à prendre. Il faut parfois tailler dans le vif, ne pas faire de quartier. Alors, M. Chabanel trouve les mots, la manière. C'est pourtant le fruit d'un travail de longue haleine où il a fallu faire le point dans sa poche pour



surmonter les innombrables écueils semés sur sa route de jeune directeur. Dans les couloirs, dans certains bureaux de l'administration, on se tait à son passage. Ses surnoms sont « Le banquier » ou « Monsieur Fric »...

À l'issue des obsèques d'un collaborateur auxquelles participaient quelques collègues, M. Chabanel est abordé par l'un d'eux qui lui propose de participer à une verrée d'adieu. Il y voit l'occasion de se rapprocher de ce personnel un peu froid à son égard. Quelques minutes plus tard, un des cadres l'interpelle violemment en lui disant qu'il a perdu toute autorité en acceptant de se joindre au groupe ! Des mauvais coucheurs, il y en aura sur son passage. Il se séparera de celui-là quelques semaines plus tard pour incompétence grave. « Tout est allé beaucoup mieux pour moi depuis ce moment ! » commente M. Chabanel.

Dès son arrivée au sein du comité en 1974, le jeune cadre bancaire avait noté que le logo Polyval manquait de lisibilité. Bien qu'élégant, le « P » initial, strié, souffre visuellement de l'absence de son « jambage » naturel, cet élé-



ment qui prolonge le « corps » principal dans la portion inférieure. Il n'avait rien dit, conformément à son statut de conseiller spécialisé dans les affaires financières... Il en est tout autrement aujourd'hui, tandis qu'un de ses amis lui dit : « Alors, ces débuts chez Dolyval ? ! » Il fait admettre à Robert Capua, président, qu'il serait judicieux de modifier discrètement la lettre incriminée. Il fait également adopter la couleur dès la publication du rapport annuel de 1978, un



orange très en vogue et voisin de deux grands distributeurs dont nous tairons l'identité ! On choisit le Pantone⁸ 151 C qui sera adopté dans toute la communication dès le début des années quatre-vingt.

Côté chiffres, aucun espoir n'est déçu. Les effets des mesures prises par la direction vont au-delà de toute attente. Malgré un léger fléchissement du montant des salaires versés la première année de sa direction, le chiffre d'affaires couplé à la marge brute décolle. Pour autant, l'équipe de direction ne s'attribue pas, seule, les bons résultats.

Durant ses nombreux séjours à l'étranger, M. Chabanel a eu l'occasion d'affiner les thèses de Napoleon Hill⁹ qui prétend

⁸ Pantone est un système international de sélection de couleurs normalisée et référencée dans un nuancier propriétaire.

⁹ Napoleon Hill (1883-1970) est un auteur américain célèbre pour ses ouvrages dédiés au management et notamment le best-seller *Réfléchissez et devenez riches*.

qu'il était plus important de s'entourer de gens capables que d'être capable soi-même. Encore faut-il être capable d'adopter ce type de réflexions, CQFD !

Le contexte tourmenté de la fin des années septante occasionne les réflexions de grands capitaines de l'industrie tels que Henry Ford, qui assumait entièrement sa maigre culture. Ne disait-il pas : « Comment se fait-il que chaque fois que je demande une paire de bras, il y ait un cerveau qui vienne avec ? » Il faisait bien sûr allusion au fait que, même au début du XX^e siècle, derrière chaque employé se cache un cœur qu'il convient de respecter. Dans l'univers complexe de l'entreprise sociale, c'est une vraie gageure que de mettre en pratique ce respect sélectif.

Dans la variété de handicaps représentés dans l'entreprise, 15 à 20% d'individus étaient atteints de troubles psychiques. Cette catégorie ainsi que les trisomiques et les cas « mentaux de naissance » n'ont aucune formation. L'unique mission que doit poursuivre l'institution est alors de leur fournir une activité intéressante et rémunérée permettant l'amélioration de leur statut social. Celle-ci se réalise en encadrant subtilement les personnes tout en les laissant gérer leur sphère personnelle.

L'expérience se corse toutefois, sachant que les collaborateurs administratifs « non assurés » et les maîtres socio-professionnels (MSP) sont dans le même « bateau ». Il faut tout le doigté requis pour harmoniser les relations tout en assurant une production digne d'une entreprise traditionnelle. C'est le fameux « challenge » dont parle volontiers M. Chabanel à propos du rapport économique si particulier d'une entreprise sociale à vocation industrielle (ESVI).

D'une manière générale, l'accueil dans les entreprises de personnes souffrant de troubles psychiques et mentaux n'est pas chose courante. Leur encadrement doit faire l'objet d'une grande attention servie par une formation spécifique.





Devant ces besoins grandissants, Claude Pahud, éducateur et pédagogue lausannois, fonde l'EESP (École d'études sociales et pédagogiques) en 1964. Ce centre de formation érigé en association forme des éducateurs et assistants sociaux, puis, dès 1968, des maîtres socio-professionnels. Celle qu'on appelle familièrement « l'École Pahud » est reconnue d'utilité publique par le canton de Vaud la même année. À cette époque règne encore une confusion notoire mais compréhensible entre les rôles d'éducateur et de



maître professionnel. Si le doigté requis pour animer un atelier composé de personnes psychiquement fragiles n'est pas discutable, les nouveaux enjeux auxquels sont soumises les entreprises exigent d'autres compétences que n'aborde pas forcément une école sociale.

Tout à son enthousiasme un peu frénétique, M. Chabanel s'emporte : « Au début, les cadres manquaient singulièrement de formation ! Nous avons dû leur donner des cours de comptabilité, de correspondance, etc. En plus, leur attitude n'était pas respectueuse et les discussions s'envenimaient rapidement », poursuit-il.

« Des gens de gauche, quoi ! » Nous laissons à son auteur la responsabilité de ce coup de sang ! On est loin des querelles partisans qui nuisent aux belles initiatives dans le domaine de l'entraide, mais il faut se souvenir que le clivage politique est assez prononcé au temps de la LMR¹⁰ et du CAC à Lausanne.

Estimant que l'initiative permettait d'organiser rationnellement la formation des maîtres socio-professionnels, des directeurs d'institutions sociales encouragés par M. Chabanel allaient fonder l'Association Romande pour le Perfectionnement du personnel d'Institutions pour Handicapés (ARPIH) en 1984. À l'heure où nous réalisons ce livre, cette association regroupe quatre-vingts institutions actives dans l'embauche de personnel en situation de handicap.

À y regarder de plus près, les perturbations, au sein de l'entreprise, ne viennent pas exclusivement du personnel handicapé. Celui-ci est plutôt fragile et relativement prévisible. Avec une dose suffisante de tact et de diplomatie, on vient à bout aisément des petites ombres qui peuvent

¹⁰ La Ligue marxiste révolutionnaire (LMR) est née en 1969 dans le canton de Vaud, suite à une scission au sein du Parti ouvrier populaire vaudois (POP). Dans le même temps, le Comité action cinéma (CAC) se soulevait contre la politique culturelle traditionnelle et exigea plus de moyens financiers pour la culture alternative. Cette mobilisation échappant aux canaux politiques habituels atteignit son premier paroxysme en 1975.



naître dans les ateliers. Comme nous l'avons dit, le principal critère de sélection des personnes à l'embauche demeure l'aptitude à gérer le stress éventuel et de ne pas perturber les autres collaborateurs par un comportement inadéquat. Le reste n'engendre que de bonnes surprises tant les gens sont reconnaissants de se sentir utiles et vivants.

Se sentir utile
et vivant

Il en va différemment pour le personnel valide. Ceux qui n'ont pas une fibre sociale et qui grossissent les rangs de certains secteurs





logistiques peuvent faire l'objet d'un mauvais casting. Interviennent alors les notions de la personnalité et des velléités de chacun d'adhérer au système, aussi transversal soit-il.

M. Chabanel n'était aux commandes de l'institution que depuis quelques mois.

« À l'époque, on livrait des palettes entières de cartes Unicef frisant la tonne avec un modeste et très ancien utilitaire

La blanchisserie, un secteur en plein essor qui confère clairement à Polyval son caractère polyvalent.

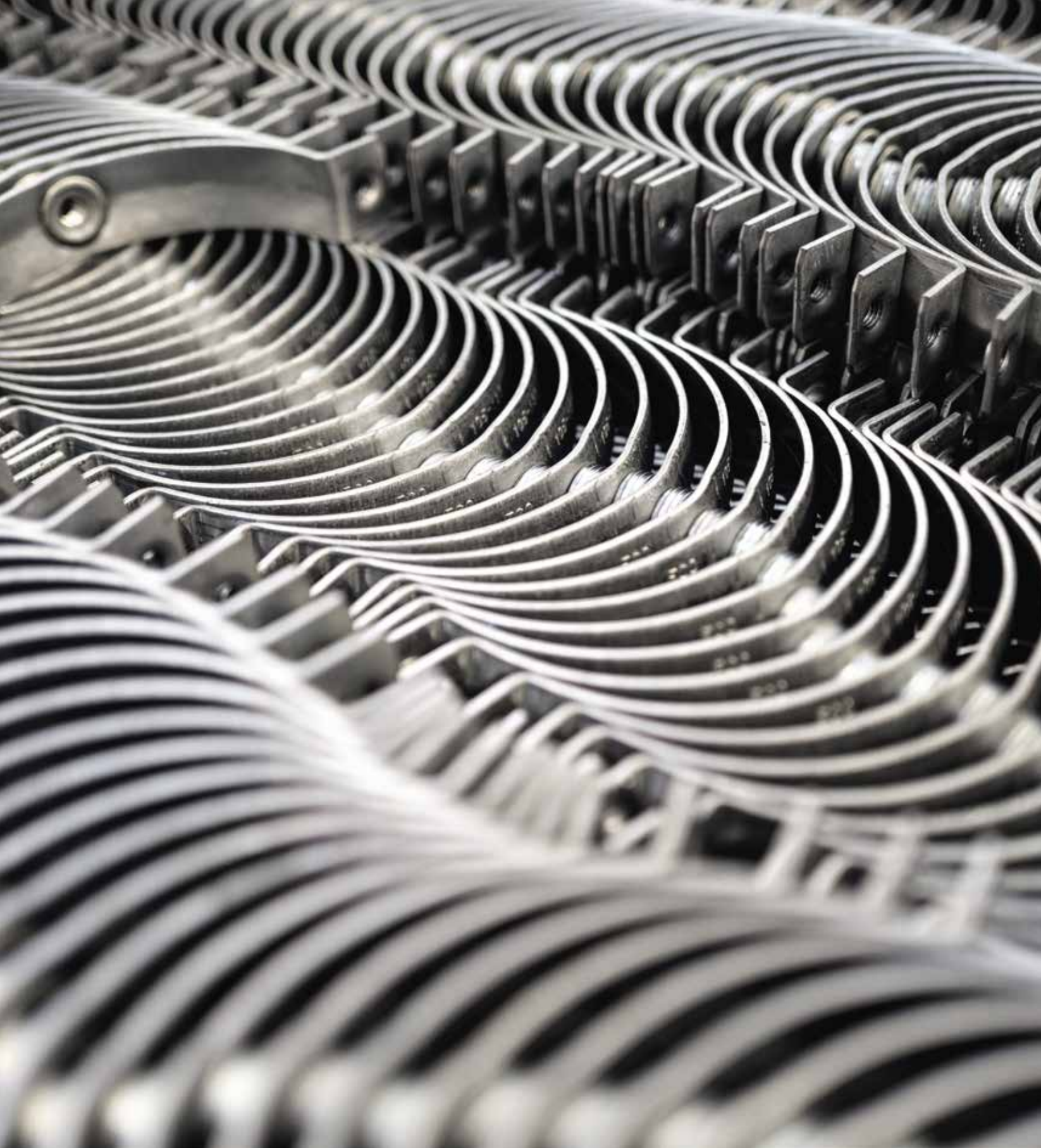
de travail dans les semaines qui suivront.

En dépit de son jeune âge, M. Chabanel fait montre d'une belle autorité assortie d'un sens de la justice communicatif... Une main de fer dans un gant de velours, serait-on tenté de commenter !

Lors d'un de nos nombreux entretiens, M. Chabanel parle des trisomiques... Comme directeur, il faisait le tour de tous les ateliers une fois par mois, au Mont et dans les

Estafette ». Ayant âprement et non moins habilement convaincu sa hiérarchie d'investir, M. Chabanel peut mettre à disposition de l'institution un poids lourd Volvo décoré aux couleurs de Polyval.

Ce matin-là, le fameux homme à tout faire est envoyé pour une livraison à l'atelier de Payerne. Au lieu de se contenter de remplir sobrement sa mission, le plaisantin se gare devant le quai, et après avoir ouvert entièrement la double porte de l'entrepôt, s'adressant aux handicapés, il s'exclame : « Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le bénéfice de Polyval ! »... Plus sotté que méchante, cette bavure était une goutte d'eau qui allait faire déborder un vase déjà fort plein : s'étant contenté jusque-là d'effectuer les livraisons, il refusait catégoriquement de mettre la main à la pâte pour le chargement et le déchargement. M. Chabanel n'hésite pas à affirmer qu'aucun collaborateur handicapé ne se serait conduit de la sorte. Il mettra évidemment un terme à sa relation



succursales. Il disait bonjour à chacun, avait un petit mot gentil ou passait son chemin, selon l'humeur de la personne. Aujourd'hui, cette pratique est rendue difficile par le nombre de collaborateurs mais demeure un gage décisif de la cohésion de l'entreprise.

« Je me souviens qu'avec les trisomiques, la relation était particulière. Je les aimais beaucoup pour leur humeur égale, on a envie de les protéger. Ils sont contents de leur sort et ne sont pas embarrassés par des histoires d'ego ! »

M. Chabanel ose à peine l'avouer, c'est au moins de la tendresse qu'il éprouve pour ces êtres avides d'échanges affectifs. « Les trisomiques sont faciles à vivre. Parfois, ils se fâchent mais ça passe, ils sont drôles aussi... »

Comme nous l'avons soulevé, Polyval doit, à l'instar d'autres entreprises sociales à vocation industrielle, conjuguer les fondements de sa mission première aux performances attendues d'une entreprise commerciale. La dimension industrielle existe depuis la fin des années cinquante déjà. À Vevey, où le *Lien* avait créé un atelier mécanique en 1967, les entreprises de la région jouent déjà le jeu.

C'est le cas de SAMVAZ et de CIPAG pour qui les collaborateurs assemblent des corps de chauffe. Des travaux simples, dont la nature répétitive a l'avantage de rassurer les handicapés. Un bon rapport équitable pour chaque partenaire en somme, en raison d'une main-d'œuvre compétente.

Avant la prise en charge des personnes handicapées par l'AI (1960), ces derniers vivaient dans une grande précarité, mais surtout, dans une détresse morale souvent inextricable. Et c'est dans l'amélioration de leurs relations sociales que réside le véritable bénéfice d'un emploi.

La sélection à l'embauche est un sujet qui ne manque pas d'intérêt.



102

Bien que le terme ramène aux dimensions tragiques du handicap, on parle de capacités résiduelles, c'est-à-dire du volume de travail qu'un handicapé peut absorber en une journée. Ce volume s'exprime en pourcentage d'une capacité complète. Ce rapport est très rarement supérieur à 25%, ce qui signifie que pour une journée de travail, la production d'un handicapé est jusqu'à quatre fois moindre qu'un collaborateur lambda, ou, vu sous un autre angle, il faut cinq fois plus de personnes pour réaliser le même travail dans le même temps.

En ce qui concerne l'engagement de personnes diversement handicapées, M. Chabanel prend fait et cause pour une analyse au « cas par cas ». La réalité d'une entreprise sociale ne fait pas bon ménage avec des standards trop rigides. « C'est d'ailleurs tout ce qui fait l'intérêt de ce type de management », n'hésite-t-il pas à déclarer.

Faire fi du destin

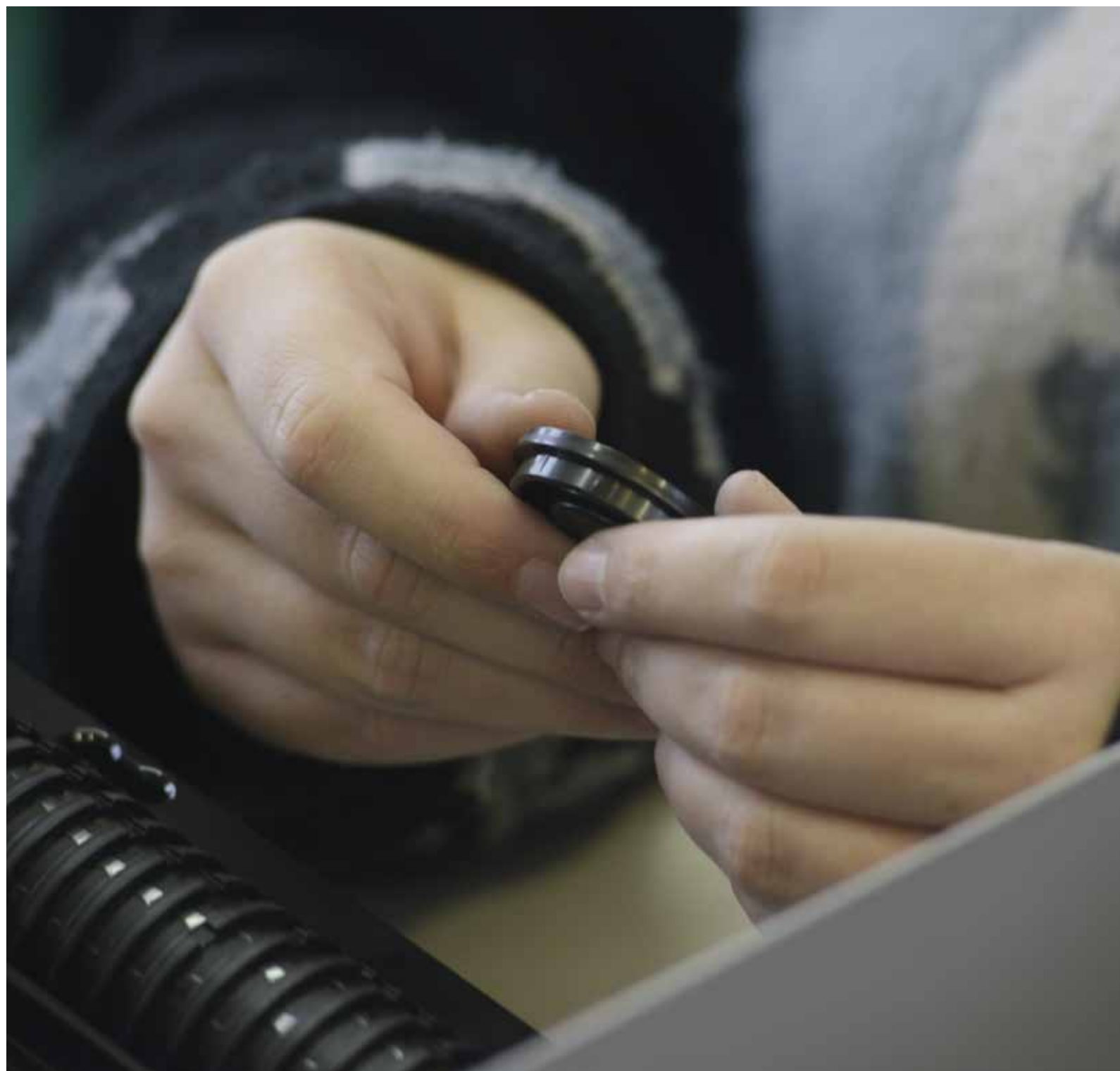
103



Cette évaluation porte d'ailleurs plutôt sur l'aptitude d'une personne à intégrer un groupe sans nuire à sa cohésion par un comportement inadéquat.

Plus le temps passe, plus M. Chabanel se félicite de ce choix de vie où les repères explosent pratiquement chaque jour. Sa formation financière est un gage substantiel de la qualité d'analyse des situations. Avec son staff administratif trié sur le volet, il bouge le curseur de la rentabilité selon d'autres critères que le profit intrinsèque. Un fait d'ailleurs tout à fait saillant en témoigne : en concluant chaque rapport annuel, président et directeur présentent les comptes de l'entreprise. Les postes de charges et de produits ne diffèrent en rien des bilans d'entreprises traditionnelles, à l'exception de la manière de les présenter. On s'empresse d'animer la courbe évidemment ascendante du chiffre d'affaires – qui double tous les six ans depuis la fin des années septante – accompagnée d'une autre courbe qui caracole dans le même tableau. Ce sont les salaires versés aux collaborateurs handicapés. Parce que, voyez-vous, on se préoccupe d'assimiler pleinement la mission première de l'institution : valoriser le travail des collaborateurs à un niveau lui garantissant une meilleure autonomie tout en jouant un rôle concret dans le commerce de services et de produits. Dans une excellente et subtile étude portant sur la terminologie à utiliser à l'endroit des handicapés, Maurice Jecker-Parvex, professeur à la Haute école de travail social de Fribourg, propose quelques pistes empruntées aux réflexions contemporaines. On y admet par exemple que, quel que soit le terme utilisé, il ne doit en aucun cas être dégradant, blessant ou offensant. Le présent ouvrage devrait d'ailleurs témoigner du grand respect que méritent celles et ceux qui, en dépit de leur perte de capacités, attendent du travail une occasion de prouver leur courage et leur combativité. Adopter les « mots pour le dire » est une gageure aussi. Ces mots qui, à en croire Nietzsche dans *Aurore*, nous barrent la route de la connaissance de la chose !

Nous pourrions ainsi parler « d'assurés », ces personnes étant en principe au bénéfice d'une rente, de « pensionnaires » en





Le travail met en joie

en regrettant peut-être la connotation paternaliste, ou encore de « protégés », revenant sur la définition des ateliers qui les accueillait jadis. Polyval a pour sa part, librement choisi de les associer plus naturellement au monde du travail en les nommant « collaborateurs ». La distinction entre eux et le personnel valide devient alors plus ténue, démontrant la volonté de chacun de minimiser les différences et d'accepter fièrement d'être associé à une entreprise à vocation sociale. Avant que la réputation de Polyval ne devienne plus séduisante, il était difficile de trouver du personnel qualifié qui veuille bien rejoindre l'institution. Aujourd'hui, chacun convient que c'est un enrichissement que d'être confronté aux rigueurs de l'existence de certains.

Dans le monde du travail, la notion de plaisir est fréquemment altérée par les relations sociales et hiérarchiques, par la pénibilité, la répétitivité des tâches, l'absence d'intérêt, les déplacements, mais aussi la perspective des vacances qui justifie, à elle seule, le fait de passer le plus clair de son temps « à la mine » !

Pour une personne en situation de handicap, le paradigme change totalement. Il n'est pas rare qu'il faille la convaincre de prendre des vacances et pour certaines, même les week-ends sont un spectre qui assombrit l'existence. Le travail met en joie, car il confère une raison de vivre malgré les affres du handicap. Même

la nature répétitive des tâches opère comme un agent rassurant, la confiance en soi étant une considération notoirement absente chez elle. Les dispositifs de revalorisation doivent être actionnés en permanence.

Le sociologue Pierre Bourdieu définit ainsi cette mission : « Le travail social doit compenser, sans disposer de tous les



moyens nécessaires, les effets et les carences les plus intolérables de la logique du marché ».

Au-delà du principe commercial qui consiste à offrir des produits et des services correspondant à un besoin, l'entreprise sociale oriente sa mission vers le bien-être et la dignité des handicapés. Pourtant, M. Chabanel voit dans l'observation de cette mission une servitude motivante. Il veut, avec Polyval, viser l'excellence et mobilise toutes ses forces et celles de ses collaborateurs pour y parvenir.

Au moment où il en prend la direction, l'entreprise évolue dans une ombre commune aux sous-traitants avec cette étiquette « d'atelier protégé » qui suscite au mieux de la compassion. L'OFAS, qui verse les subventions fédérales à hauteur d'environ 30%, ne se mêle de rien. L'État intervient peu dans la gestion des affaires et laisse franchement la bride sur le cou aux entreprises.



Cette conjoncture permet à Polyval de se mettre sur une orbite de croissance positive. Appliquant des principes de gestion stricts, on favorise des produits à forte valeur ajoutée qu'une équipe commerciale est chargée de *marketer*. Les années qui suivent montrent que l'option est gagnante. On dégagne même de modestes bénéfices qui permettent d'autofinancer de nouveaux équipements. Bien que très strictes, les règles permettent d'envisager des investissements conséquents. Un rapport est alors établi dans la perspective d'une discussion avec les instances de Berne, qui se solde régulièrement par un accord.

L'OFAS n'y voit pas d'inconvénient et la bonne intelligence se poursuit jusqu'en 2008. À titre de comparaison, d'autres institutions touchent jusqu'à 90% de subventions avec des personnes handicapées beaucoup plus dépendantes.

Pour sa part, Polyval n'en est qu'à 30 ou 40% du budget de fonctionnement. Avec ses ambitions industrielles, elle doit viser l'excellence du personnel d'encadrement, mais aussi de l'administration dont le travail de reporting s'ajoute aux tâches courantes.

Votée par le peuple en 2004 et mise en application quatre ans plus tard, la RPT¹¹ marquera une indéniable aliénation de la souveraineté des ateliers protégés. Comme ses consœurs, Polyval doit dès cette date consentir une surveillance notoire de la part du canton dans ses affaires. Plus question d'engranger des bénéfices qui ne viennent pas en réduction des subventions. Maigre compensation : la hauteur de celles-ci devient sensiblement plus élevée que par le passé. Utilisant des fonds publics, il est normal que l'État supervise les comptes, ce qui permet aussi d'accéder à un statut de partenaire économique à part entière.

En se penchant sur les effets de cette transition avec le recul de quelques années, Hervé Corger, directeur depuis 2019, avouera que ce fut une bonne chose que de l'adopter. Il commente toutefois que l'État n'avait peut-être pas anticipé le réel impact de son application sur les institutions, comme d'ailleurs le peuple qui est régulièrement placé dans la confusion des objets qui se multiplient dans un même scrutin.

Une foule d'autres beaux événements émaillent cette période un peu plus délicate. Parmi eux, la certification ISO scelle en 2002 les efforts accomplis par Polyval pour inscrire sa production dans la voie de l'excellence.

L'enthousiasme communicatif du « capitaine M. Chabanel » fait que chacun se retrouve les manches et se range

¹¹ La péréquation financière en Suisse regroupe l'ensemble des mesures servant à équilibrer les ressources financières entre la Confédération et les cantons d'une part, et entre le canton et les communes d'autre part. ©Wikipedia

derrière les nouveaux objectifs. Là où le fait d'employer des personnes handicapées est une contrainte, naît la volonté de faire aussi bien, voire mieux qu'avec des personnes valides. Quelques pistes se dessinent dans le but de destiner produits et services directement aux consommateurs. Dans un langage familier à Philippe Cottet qui dirigera Polyval de 2003 à 2018, on dit « B to C » (*business to consumer*)... C'est-à-dire qu'en livrant à des revendeurs, la marge bénéficiaire se réduit, chaque intermédiaire calculant sa propre marge sur le prix de vente final. En revanche, les efforts marketing sont réduits. Ce fragile équilibre exige une attention soutenue, ce dont s'acquitte l'équipe dirigeante avec habileté. Cette quête incessante de produits propres conduit Polyval à mener d'innombrables réflexions. Parfois, celles-ci donnent lieu à des expériences plus ou moins abouties. Dans d'autres cas, les difficultés techniques ou simplement les débouchés commerciaux sont fatals à leur développement.

Le voisinage quotidien des handicapés garantit son lot d'anecdotes amusantes et touchantes. Alors conseiller d'État, Josef Zisyadis recevait chaque semaine le public dans un bistrot lausannois. Au courant de cette pratique, un pensionnaire de l'atelier du Sentier à la Vallée de Joux et qui tenait le popiste comme idole, s'adresse à Francis Gremaud, directeur adjoint de Polyval. Il rêve de croiser l'édile moustachu pour lui témoigner son attachement et lui demande de l'accompagner, si possible avec le directeur général, M. Chabanel. Y voyant l'occasion de rencontrer un élu sensible aux causes humanistes, les deux hommes acceptent de chaperonner Jean-Louis, victime de la circulaire du cordon¹². Impatient, Jean-Louis est déjà sur place trente bonnes minutes avant l'heure prévue. Sous une pluie battante, les deux membres de la direction arrivent sur place. À la vue de M. Chabanel dans l'encadrement de la porte d'entrée, Jean-Louis s'élance et se jette à son cou en s'exclamant : « Salut Josef ! » Il avait évidemment confondu deux porteurs de moustache pour la plus grande hilarité de Francis Gremaud.

¹² Syndrome de l'enroulement du cordon ombilical autour du cou du fœtus lors de la naissance. Dans certains cas, cet incident peut engendrer de graves séquelles et un handicap mental sévère.

Des développements, il y en a eu, comme cet ingénieux dispositif permettant de relier une lance d'incendie à n'importe quelle arrivée d'eau domestique. Du prototype au produit commercial, il y a du temps et des moyens financiers qu'une institution ne peut pas prendre le risque de galvauder. Après quelques tests peu convaincants, l'idée fut abandonnée comme d'autres après elle, sans regret puisque chacune d'elles a permis d'élever le niveau technologique du bureau d'étude.

Toujours dans l'environnement du corps des sapeurs-pompiers, cette autre anecdote d'un incendie qui se déclare dans un local et qui exige l'intervention d'une équipe. Arrivé sur place, le commandant s'adresse au concierge, qui avait une tendance fâcheuse à « tout savoir » et qui péchait occasionnellement par orgueil...

– Où sont les sprinklers ? lui lance-t-il pour situer l'état de l'alerte.

– Non, je ne les ai pas vus aujourd'hui ! rétorque le brave homme.



Le football à Polyval

Occupée à bâtir son édifice humaniste, Polyval consacre son énergie à optimiser l'outil de production. Elle doit pour cela ouvrir de nouveaux marchés, songer à concevoir des produits propres tout en soignant les aspects logistiques. On remplace ainsi le vieil Estafette essoufflé par un camion Volvo tout neuf.

Ce programme astreignant ne doit pas pour autant distraire l'institution de ses missions principales: favoriser santé et dignité des collaborateurs. On rejoint l'idée de l'*Homo ludens*¹³ sur lequel repose le principe d'Edgar Morin: « Le sport porte en lui le tout de la société ».

À l'initiative de deux maîtres socio-professionnels, M. Chabanel mûrit l'idée de créer une équipe de football. Nous sommes en 1984.

Devenu conseiller fédéral, Jean-Pascal Delamuraz porte haut les ambitions du canton de Vaud.

Le 11 juin, le « onze » du LS échoue dans un derby endiablé qui l'oppose à Servette en finale de la Coupe suisse.

Il faut désormais orner son pare-brise d'une vignette payante pour emprunter les autoroutes suisses...

La prophétie de Georg Orwell ne s'est pas vérifiée...

Indira Gandhi est assassinée.

Le « foot » n'est-il pas le sport populaire par excellence qui fait naître et entretient de si belles valeurs à partager par un groupe ?



On parle souvent du « onze » de France... On néglige pourtant le fait qu'un coach bénéficie de plusieurs titulaires qu'il engage au gré des événements du match. Lors de ce tournoi qui se déroule en 2006 à la Blécherette, l'équipe au complet compte le nombre porte-bonheur de treize...

¹³ Expression utilisée pour la première fois par Johan Huizinga dans son ouvrage *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*.
©Wikipedia





Sous la houlette de ces deux généreux coaches, un premier groupe de huit personnes vient constituer l'embryon d'une équipe qui n'a cessé de croître. Appliquant les valeurs qui leur tiennent à cœur, les deux maîtres bénévoles enseignent la discipline, le respect des règles, la combativité, la maîtrise du ballon et le self-control. Ensemble, ils bravent courageusement les contraintes physiques et morales pour parvenir à un résultat tout à fait satisfaisant. Les plus introvertis peuvent goûter aux joies du partage, aux bénéfices de l'ouverture et de la camaraderie. Ces combats souvent menés en solitaire sont progressivement remplacés par la solidarité de toute une équipe unie pour le meilleur autour du ballon rond.

Aux yeux des maîtres socio-professionnels, matchs et entraînements ont jeté un éclairage différent sur les collaborateurs dont ils ne connaissent que l'attitude appliquée sur leur lieu de travail. À la fin de l'année suivante, un tournoi a lieu en salle entre des équipes de différentes institutions, encouragées par un public enthousiaste de parents et d'amis. En 1986, le tournoi a lieu en extérieur, à Étoy. Malgré la ferveur déployée par les joueurs et l'esprit de corps développé par chaque équipe, le fair-play est toujours de la partie.

Mises sur pied par d'infatigables bénévoles comme dans les meilleurs tournois de ligues inférieures, les buvettes et autres activités corollaires contribuent à répandre joie et bonne humeur. Devant le succès des entraînements, on engage un deuxième entraîneur.



Matches et rencontres amicales entre clubs de différentes institutions se succèdent jusqu'à ce que survienne l'évidence d'un championnat. Un règlement est élaboré par les responsables afin que les rencontres se déroulent de manière aussi sérieuse que bienveillante. Inspiré par les tournois officiels, ce règlement tient compte de la condition physique et de l'adresse des joueurs. La règle du hors-jeu par exemple est assouplie à l'instar des championnats de foot junior. On réduit ainsi l'engagement physique des joueurs les plus faibles. Les changements de joueurs sont illimités comme ils le sont en hockey sur glace. Il a fallu l'attention généreuse et patiente des organisateurs pour mettre au point ce championnat romand pour personnes mentalement handicapées (CRPMH). Ce dernier voit fièrement retentir son coup d'envoi en 1989.

L'équipe de Polyval remporte ce premier tournoi historique, dans le monde du sport-handicap local. Mais la vraie victoire réside dans l'aboutissement des efforts conjugués du personnel encadrant et des valeureux joueurs. La persévérance

des sportifs engendre une joie où l'émotion n'est jamais éloignée.

Dès 1990, grâce à la compréhension du service des sports de la ville de Lausanne, ils peuvent s'entraîner en extérieur, sur les terrains de sport de la Blécherette, avant l'arrivée des équipes officielles. Cette même année, ils organisent leur premier tournoi, en extérieur, sur un terrain prêté par l'entreprise Bobst qui offre son aide bienveillante pendant l'événement. Notons que le célèbre fabricant suisse de machines sera régulièrement associé à Polyval dans le cadre des activités industrielles.

Les nombreux succès et les témoignages enregistrés au cours des premières années d'exercice donnent des ailes à l'équipe d'encadrement. Largement soutenue par la direction, celle-ci s'octroie les services d'un entraîneur brésilien qui anime les entraînements internes entre 1994 et 1995. Il fait encore partie des cadres de formation lorsque ceux-ci préparent fébrilement le 10^e anniversaire du « Polyval FC ». Sous la forme d'un tournoi, rien n'est laissé au hasard pour

permettre aux convives de jouir pleinement de leur présence. Tombolas, apéritif et repas viennent agrémenter les festivités de cette journée du 1^{er} juillet au stade du Croset à Ecublens. Deux cents sportifs de treize équipes venues des quatre coins du canton, de Genève et même de France voisine sont accueillis pour l'occasion. Le FC Ecublens joue un rôle décisif dans le succès de cette journée en mettant à disposition ses forces vives tandis que s'entraînent et s'affrontent les équipes. Pour les témoins de cette véritable liesse, l'heure est à l'émotion de constater que la souffrance du handicap est soluble dans le sport et la société.

Les tournois s'enchaînent d'année en année, prouvant que la pratique du sport complète très avantageusement l'éventail des mesures visant à favoriser la socialisation des handicapés. La presse ne manque pas de rendre hommage aux activités sportives réservées aux handicapés en relatant largement les tournois. Elle n'hésite pas à commenter le jeu des athlètes, admirative lorsqu'il s'agit d'équipes constituées de handicapés mentaux. « Couverture de la balle impeccable, dribbles incisifs, passes précises, buts nombreux, bref, toute la panoplie y était », écrit le chroniqueur de *24 heures* dans les colonnes du titre à l'été 1996.

Le 7 août 1997, la presse *Riviera Chablais* renchérit : « On rencontre parfois des gens qui ont dans l'esprit de se surpasser. Les personnes handicapées mentales n'échappent pas à cette règle, bien au contraire ». Plus loin : « M. Giroud, entraîneur des équipes de Polyval, nous confie que depuis la création de l'association sportive, les handicapés lui ont donné bien des leçons de courage et de bonne humeur ». Et de préciser également : « Les membres de l'encadrement sont tous bénévoles, ils n'ont pour seul salaire que l'émotion de ceux qui, pendant quelques heures, leur ont confié leur destin. Le fair-play est de mise, ainsi que l'envie de bien faire et de gagner, démontrant ainsi une forte combativité ». Fair-play. Ce mot revient souvent, car il frappe arbitres et spectateurs, touchés par l'esprit sportif exemplaire qui anime ces joueurs, plus portés sur la performance et le jeu que sur les résultats.



Parmi les moments de gloire de ces footballeurs, il faut citer quelques événements majeurs, comme une invitation à un match amical contre une équipe belge, à Bruxelles. À cette occasion, ils bravent la fatigue d'un voyage en train et en car, puis sont accueillis et logés comme des princes. À part l'entraînement dans un superbe stade, ils peuvent s'adonner un peu au tourisme et goûter aux fameuses moules-frites. Le match est précédé d'un échange de cadeaux qui donne tout son sens à la définition « amicale » de la rencontre.

Leurs hôtes sortent victorieux de cette charmante bataille, ce qui n'entame en rien l'humour et la bonne humeur de l'équipe Polyval qui glisse un malicieux « on les a laissé gagner ».

Outre cet événement exotique, il y a le match d'ouverture au Stade de la Pontaise, à Lausanne, avant une rencontre de ligue nationale A. Le « 11 Polyval » participe aussi aux premiers *Special Olympics International* à Zofingue, portant fièrement le drapeau olympique pour ces mêmes jeux, l'année suivante, lors de la cérémonie d'ouverture.

L'engouement pour le foot au sein de Polyval, présent dès son lancement, est sans cesse renouvelé; en 1999, 32 joueurs s'adonnent à ce sport et le nombre monte jusqu'à 40, répartis en deux équipes, Polyval I et Polyval II, selon le niveau des participants. De 2005 à 2017, le fameux joueur du Lausanne Sport, Michel Parieti, formateur FIFA, joueur international, encadre l'équipe à titre d'entraîneur externe. Et la joyeuse équipe ne cesse de se surpasser et d'offrir à tous de beaux moments de foot et de convivialité. Pour conclure, l'équipe existe toujours en 2021. On recense même deux équipes et près de 25 joueurs. Il y a moins de trisomiques et de personnes souffrant de handicaps psychiques. Ce sont pourtant ceux pour qui l'expérience du football a été la plus bénéfique. Le bénéfice acquis dans les domaines de l'ouverture, du partage et de la confiance en soi est énorme. À en croire les rumeurs qui circulent avec insistance dans les ateliers, l'origine profonde de la création d'une équipe de foot serait à mettre à l'actif des handicapés eux-mêmes. Il fallait ensuite un relais de la part de la direction qui rendrait possible et viable un tel projet.

Quelques dates et performances

- 1990: Premier tournoi organisé par Polyval, en extérieur.
- 1994: Premier camp d'entraînement à Mézières.
- 1996: Invitation à Bruxelles, match amical et visite de la capitale.
- 1997: Participation au tournoi en faveur de Terre des hommes arbitré par les joueurs du LS.
- 1998: Participation aux premiers jeux nationaux Special Olympics International à Zofingue.
Match d'ouverture à la Pontaise avant la rencontre de ligue nationale A, le LS contre Saint-Gall.
- 2002: Deuxième Jeu national Special Olympics International à Lausanne. Avec fierté, les joueurs du SC Polyval portent le drapeau olympique lors de la cérémonie d'ouverture.
- 2009: Invitation de l'UEFA à Nyon pour un match amical contre nos employés.

A Payerne en 2008, Gilbert Facchinetti, légende du foot suisse pose avec quelques membres de la première équipe.





Les sorties d'entreprise

Comme dit le dicton : « après l'effort, le réconfort ».

En plus du sport, des sorties, indispensables pour se ressourcer et se changer les idées, sont offertes par Polyval à ses collaborateurs.

Ces sorties bisannuelles ont été organisées dès le début des années quatre-vingt. La première, dont le but était la visite de l'abbaye d'Hautecombe en Savoie, rassemble plus de quatre cents participants. Ce groupe imposant est transporté à destination par huit autocars ! Il est encadré par les chefs d'ateliers, qui font face à ce défi lourd de responsabilités avec autant de bonne humeur que de professionnalisme. Les années suivantes, d'autres destinations originales sont à l'honneur, par exemple : Zinal, avec raclette et orchestre champêtre, un souper-spectacle chez Barnabé, une visite au musée en plein air de Ballenberg et le pays du vin jaune dans le Jura, avec une réception princière par le plus grand propriétaire de la région. Il y a eu des moments mémorables, comme la sortie en bateau de la CGN organisée pour le 20^e anniversaire de Polyval, sur le bateau historique le *Lausanne*, plein à craquer. Parfois les participants sont si enthousiastes qu'il était difficile, l'heure venue, de les convaincre de rentrer, au détriment des parents qui s'impatientent au siège de Polyval, en attendant le retour de leur progéniture.



La liste des sorties auxquelles Polyval a eu l'occasion de convier son personnel pourrait se confondre avec la richesse de l'offre touristique de notre pays. Les soirées passées sous le chapiteau Knie sont autant de souvenirs qui font certainement encore briller les yeux des collaborateurs ébahis. Les frissons occasionnés par le survol des Préalpes à bord du mythique Junker au départ de Payerne, l'univers magique de Charlot dans lequel nous engloutit la visite du musée Chaplin, l'exquis effluve des fèves de cacao broyées de la chocolaterie de Broc rivalisent avec le must absolu : les sorties à bord des bateaux « Belle Époque » de la CGN sur le lac Léman. Un autre type de sorties, plus didactiques et éminemment profitables à la cohésion de Polyval, est la visite des ateliers par des collaborateurs d'autres sites. Ponctuées par un repas, ces sorties ont un réel succès au fil du temps.

Les vacances

Les vacances organisées par Polyval sont si nombreuses que nous ne pouvons en livrer qu'un aperçu. Sur une ou deux semaines selon la destination, celles-ci garantissent la cohésion sociale et l'œuvre de détente que l'institution s'assigne. L'été 1997 se passe sur les plages dorées de Rimini. Des activités ludiques amènent détente et plaisir aux participants : mini-golf, spectacle aquatique et stages de dessin qui permettront de témoigner personnellement de la beauté du séjour. À l'automne de la même année est organisé un interlude à Zermatt, au pied du Cervin, qui remplit de lumière les yeux des participants ébahis. Repas savoureux, promenades en calèche, balades, pique-nique sont au programme.

En 1998, départ pour L'Estartit, dans cette Catalogne de mer et de culture. La route est difficile, le trafic intense, le retard notoire. Le groupe de vacanciers arrive à bon port fatigué, mais heureux. Plage ou visite du village se succèdent, pimentées de soirées de danse catalane. Ils font le plein de belles images avec une balade en train à travers la campagne et une sortie à bord d'un bateau à fond vitré qui dévoile les merveilles des fonds marins des îles Medes. Impossible d'échapper à la découverte du musée Dali et des œuvres déroutantes du maître absolu du surréalisme. La magie est au rendez-vous avec une soirée au cirque et surtout la visite du splendide aquarium de Barcelone. Les vacanciers reviennent avec de belles couleurs et des souvenirs plein leurs bagages, pour reprendre le travail le cœur léger et avec la réjouissante perspective de pouvoir y retourner aux prochaines vacances.

Car en 1999, la même destination les attend, avec un programme jalonné de visites et de surprises, car le personnel d'encadrement n'est jamais à court d'idées et d'entrain : mini-golf, delphinarium, piscines avec parc aquatique dont tout le monde profite avec joie, accompagnants compris. Puis on retrouve un peu de sérieux pour la visite au château de Torderra avec ses spectacles et repas médiévaux, en compagnie de monsieur le comte et madame la comtesse, rien de moins !

L'automne, c'est Aeschiried, le lac Bleu et Zermatt, avec de splendides balades dans la région et des soirées typiques. Les journées de pluie et de brouillard n'entament pas la bonne humeur des participants, qui s'adonnent avec plaisir à des jeux et à la musique.

Le nouveau millénaire commence bien, avec un séjour au Valras. Les vacanciers repartent au soleil. Il y a même la visite d'une manade au programme, avec son bal de vaches camarguaises « mal élevées », ses manadiers du haut de leur fière monture. Puis l'étang de Vacarès, les flamants roses, les aigrettes blanches, l'embouchure du Rhône qui se reflète dans un ciel bleu d'acier... À Sigean, autruches, ours et lions ponctuent ces vacances dont le groupe se souviendra longtemps. Fin septembre, destination « montagne », avec un nouveau séjour sportif à Zermatt. Balades et pique-niques alternent dans une nature baignée d'un généreux soleil d'automne... C'est un peu l'été indien...

En filigrane, entre les bords de la Méditerranée, les flancs escarpés du Valais, les trésors archéologiques, les saveurs de France et de Navarre, à cheval, en train ou sur les flots, les vacances sont le digne prolongement des conditions de travail que Polyval veut offrir à ses collaborateurs.

La tradition qui voulait que collaborateurs et personnel d'encadrement se retrouvent dans l'insouciance des vacances est progressivement rangée au rayon des souvenirs. La demande s'étant réduite à néant, la direction a décidé de mettre un terme à cette pratique depuis de nombreuses années.





132

En récapitulant les divers types de handicaps dont souffrent les collaborateurs Polyval, on trouve les cas physiques, psychiques, mentaux et sensoriels. Ces derniers peuvent être muets, malentendants ou malvoyants. Et aussi étonnant que cela puisse paraître, un atelier de mécanique situé à Saint-Sulpice près de Lausanne emploie une quarantaine d'aveugles ! La production est loin d'être anodine : tourne-à-gauche, porte-filière, porte-burin... Des outils de grande précision qu'usinent ces personnes aux seules sensations de l'ouïe et du toucher ! En difficulté financière, la direction de l'atelier, alors sous tutelle de la Fédération suisse des Aveugles, sollicite les instances sociales vaudoises en quête d'une solution. Polyval est pressentie pour relever le flambeau. Quelques semaines plus tard, le contrat est signé et l'atelier sauvé. L'opération est menée très rondement par M. Chabanel, qui évolue dans son élément, celui des affaires, de la finance, du droit, mais aussi du cœur qu'il n'hésite pas à mettre à l'ouvrage.

Poursuivant l'amélioration des locaux dont la vétusté et l'inconfort sont préoccupants, Polyval présente à la Société coopérative immobilière un projet d'envergure pour son atelier de Vevey.

Quelques mois plus tard seront inaugurés les nouveaux locaux comprenant un atelier et onze chambres indépendantes. Une nouvelle dimension est ainsi développée, celle de l'hébergement des collaborateurs qui confère à la succursale un petit air de campus.

Au Sentier, on inaugure un atelier protégé dédié à une quinzaine de collaborateurs.

Il n'y a pas qu'à *Lôzane* que ça bouge en cet été 80. En proie au mécontentement plus ou moins justifié des jeunes Lausannois, la municipalité doit faire face à des manifestations d'une rare violence que tentent d'étouffer des forces

133





que la personne handicapée est de moins en moins une charge et de plus en plus partie prenante de l'économie. Polyval acquiert une petite usine à Sainte-Croix. Spécialisée dans le cartonnage, l'entreprise Jost place le destin de ses collaborateurs dans les mains de Polyval, qui exploitera l'entité jusqu'en 2020 avant de la rapatrier sur le site de Vernand.

Il n'est pas anodin de soulever que Polyval, comme toute entreprise industrielle, est exposée aux risques d'entreprise et appelée à fermer certains ateliers ou cesser des activités qui ne seraient plus rentables. Dans ces cas de figure, la primauté de l'engagement social des personnes est observée et de nouvelles activités sont proposées à chaque collaborateur touché.

À Leysin, le chalet Le Lotus, berceau du *Lien* est transformé en maison de vacances pour personnes défavorisées. Prévoyante, la direction de Polyval prend son destin marketing en main pour trouver de nouveaux débouchés. Dans le but de promouvoir son image, une équipe est formée pour concevoir, construire et animer un grand stand au Comptoir suisse de Beaulieu en ce début d'automne 1983.

Louis de Funès, Tennessee Williams, Hergé, Buñuel, Tino Rossi et Miro filent vers un repos éternel.





L'atelier de Nyon est déplacé dans un immeuble commercial moderne dans lequel on acquiert 700 m² de surface inaugurée par le conseiller d'État Daniel Schmutz en 1984.

Le destin médical de Leysin n'est bientôt plus qu'un souvenir en cette année 1985 où se déroule la première édition d'un festival baptisé Leysin Rock Festival. Comble de l'ironie, ce sont les conditions météorologiques qui précipiteront la manifestation dans l'oubli six éditions plus tard... Et dire qu'on y soignait les gens avec le généreux concours du soleil...

À l'occasion de son 100^e anniversaire, Bobst met à disposition une presse à découper Autoplatine® entièrement révisée par ses apprentis. L'entreprise industrielle lausannoise accompagne depuis longtemps Polyval dont elle soutiendra les activités par ses indispensables conseils et ses importantes commandes.

C'est aussi l'année qu'Eugène Aubert, co-fondateur de l'*Entraide professionnelle* et premier directeur de Polyval, choisit pour rejoindre les étoiles.

Le bilan social que peut dresser Polyval en ce 20^e anniversaire est conforme aux vœux de ses dirigeants. Plus de 350 personnes souffrant de handicaps physiques, mentaux, psychiques auxquelles il convient d'ajouter un pourcentage notoire d'alcooliques ont trouvé un emploi dans l'un des nombreux ateliers répartis aux quatre coins cardinaux du canton de Vaud.

Polyval est déjà la plus grande institution romande à vocation industrielle et la quatrième au plan national. Elle est un navire solide que la direction veut mener vers de plus grands succès encore. M. Chabanel suit une formation de direction d'entreprise et installe une véritable gestion stratégique. Le but avoué est le maintien de la qualité à un niveau irréprochable, une formation continue planifiée sur le long terme, une migration vers des techniques ultra-modernes, une recherche assidue de nouvelles applications, sans oublier un soin accru à soutenir matériellement et moralement son personnel en situation de handicap.

Dans cette optique, Polyval lance son journal d'entreprise en 1995 avec pour titre évocateur « La Lorgnette ». Résultat d'un concours lancé par l'entreprise un an avant, le périodique revendique une chronique exhaustive des faits de société vécus par le personnel. Les groupements sportifs et notamment l'honorable Polyval FC, les sorties récréatives, les vacances, les voyages, les mariages, les naissances et les nombreux jubilés de personnes émaillent les colonnes illustrées de la publication.

À Vevey, un nouveau bâtiment est acquis derrière la gare. Le site de Sainte-Croix se développe également avec le rachat de la société de cartonnage Jost et la reprise de ses activités. Vingt-cinq ans après sa création, Polyval est une institution reconnue qui joue un rôle décisif dans la politique cantonale d'allégement des charges sociales. Malheureusement, M. Chabanel, directeur depuis dix-huit ans, contracte une



maladie neurologique héréditaire qui le contraint à abandonner son poste. Ce coup de massue va ébranler l'institution et évidemment son bouillonnant patron, sportif et hyperactif. Peut-être devait-il, pour sceller son sacerdoce, être touché lui-même par un mal le vouant au handicap... Francis Gremaud lui succède. Directeur adjoint, le Gruyérien est déjà aimé par un personnel choqué mais uni face à la destinée.

En 1997, le comité prend congé de Robert Capua avant de confier la présidence à M. Chabanel. Mandaté par l'INSOS qui chapeaute plusieurs dizaines d'institutions, il fonctionnera longtemps comme ambassadeur de la faïtière à l'international.

En 2001, l'odyssée Polyval passe le cap des trente ans. Cinq cents personnes sont attendues chez Barnabé à Servion.

Parmi les grandes étapes auxquelles Polyval est exposée, la certification ISO 9001 norme OFAS_AI 2000 est une performance en soi. Si l'existence du prestigieux logo dans la communication de Polyval est un sujet de fierté légitime, il faut savoir qu'une entreprise se met un beau lot de contraintes sur les épaules en adoptant ces normes. On admet d'ailleurs



que le processus qui conduit à cette certification permet de confirmer les fondements de l'entreprise et d'y déceler les moindres failles. C'est donc bien d'une récompense qu'il s'agit, doublée d'une kyrielle de recommandations très ardues à satisfaire. Dans les étapes de ce long processus est évoqué l'intérêt de réunir les sites de Maillefer et de Saint-Sulpice sous un même toit. Cette réflexion donne vie à un nouveau projet d'organisation nommé « Voie nouvelle ». À ce moment, Charles Vauthier, directeur technique chez Bobst, vient agrémente le « board » de l'institution. Il est au fait de la production industrielle et arrive avec un réseau patiemment constitué en Suisse et à l'international. Il adopte bon nombre des thèses affichées par le comité. C'est donc une « recrue » de choix qui prend la vice-présidence de Polyval.

Notre polyvalence assure une meilleure offre au client et développe la motivation.

Le 18 mai 2003, le peuple et les cantons rejettent l'initiative populaire de Marc Suter, conseiller national radical bernois. Celle-ci visait à octroyer des droits égaux pour les personnes handicapées. Paraplégique lui-même, il fait de la défense des droits des handicapés son principal cheval de bataille.

Le 19 juillet s'éteint Pierre Graber à Lausanne, qui, venu de Neuchâtel, s'occupa, dans toutes les instances de l'État, de justifier son « goût du pouvoir au service des démunis ».

À Berne, Christophe Blocher déloge Ruth Metzler.

Dans les Balkans se dissout la Yougoslavie de Tito après dix années de guerre fratricide.

Vingt ans après son entrée en service, Francis Gremaud cède sa place à Philippe Cottet aux commandes de Polyval. Personnage charismatique comme la Gruyère dont il est natif sait en produire, Francis Gremaud laisse un grand vide auprès du demi-millier de personnes qui œuvrent alors pour l'institution. Il avait accepté, un peu à contrecœur, d'occuper la timonerie du navire, sa modestie l'ayant convaincu d'être meilleur technicien que tacticien. Entre sa bonne humeur et son grand cœur, le ténor a pourtant tenu le cap jusqu'à l'horizon des presque dix millions de chiffre d'affaires.

Le magnifique bâtiment de l'usine de Leysin qui compose le lot de la fusion entre Polyval et la Manufacture.





Il en va tout autrement avec Philippe Cottet. Il vient tout droit du cartonnage et du marketing avec l'ambition affirmée d'extraire Polyval de sa réserve de sous-traitant. La connotation de ses postes précédents, notamment chez un équipementier de sport d'hiver de renom, agrmente son allure de challenger. C'est un fonceur, un ouvrier de porte, un intuitif qui déboussole un peu Marc Chabanel. Le toujours bouillonnant président avait conservé le lead sur certains aspects du management pendant les six années de la direction de Gremaud. Avec l'arrivée de Cottet sonne le temps d'une organisation où l'exécutif revendique une certaine autonomie. Il commence par sentir l'institution un peu à l'étroit dans les murs de Maillefer. Il faut dire que la répartition des espaces n'a pas tenu le choc du développement rapide des activités. L'ergonomie n'est pas toujours au rendez-vous, les déplacements nuisent à la fluidité du travail, et puis l'immeuble a pris de l'âge : presque trente ans de bons et loyaux services. Il se met en chasse d'une perle rare, d'un havre lumineux qui favorisera la vision qu'il se fait de l'institution.

C'est à cette période que Hervé Corger rejoint l'équipe des cadres en qualité de directeur d'exploitation. Il est valaisan, vient de l'industrie des machines et place dans ce nouvel emploi de réels espoirs de changer d'environnement. Avec lui et Charles Vauthier, Philippe Cottet va nourrir le dessein d'une « *next step* », expression certainement empruntée au vocabulaire du SAWI¹⁴ dont il est diplômé.

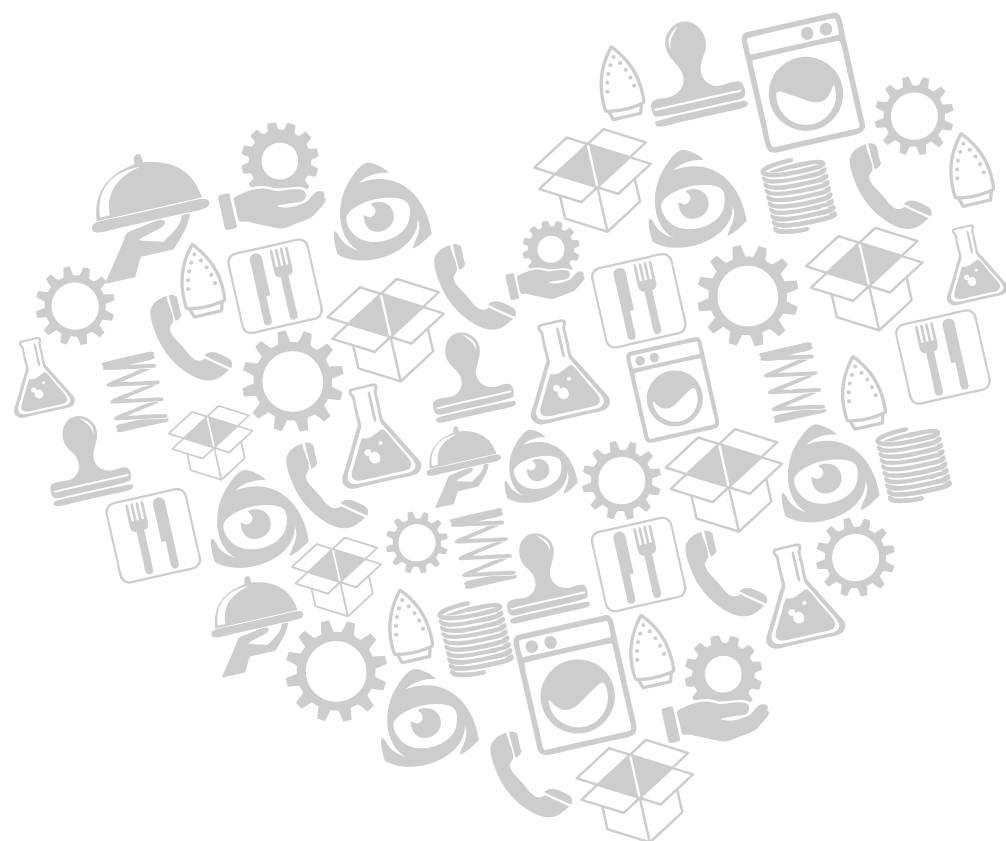
Avec le projet d'implantation d'un ERP (*Enterprise resource planning*) pour remplacer la vénérable architecture AS/400 d'IBM, la philosophie du management doit être totalement repensée et s'articuler autour d'un grand projet informatique. P. Cottet et H. Corger le savent : à ce niveau de maîtrise industrielle, il n'est plus possible de se passer d'un outil global. H. Corger prend aussi la mesure de ce que sera sa relation avec P. Cottet. De son mètre nonante, tout en

¹⁴ Leader suisse de la formation aux métiers du marketing, de la vente, de la communication et des relations publiques.



jambes, P. Cottet n'a pas de temps à perdre. Il consulte la longue liste des idées qui agitent son esprit quotidiennement et les livre à H. Corger. Il a compris que son « bras droit » est un homme de dossiers inépuisable, que sa fiabilité est un gage de les voir aboutir. Les témoins de l'époque conviennent que sans lui, certains projets n'auraient simplement pas vu le jour. Mais projetons-nous un peu dans un avenir proche.

Le monde des arts graphiques a toujours été une planète dont les satellites sont nombreux et variés. Du cartonnage à la photolitho, de la création à l'impression, ses acteurs réunissent tous des vertus d'excellence que l'instabilité du marché ne cesse de contester. Cette grande vulnérabilité se vérifie en ce début de troisième millénaire. Il suffit d'une invention rapidement et massivement écoulee dans le monde pour fragiliser tout un secteur. C'est l'hypothèse qu'on peut avancer dans le lent et inexorable déclin d'Heliographia, dont le vaisseau d'acier trône encore fièrement à la sortie industrielle de Lausanne. P. Cottet est affranchi de sa mise en vente prochaine par voie d'enchère publique. C'est la dernière étape de la faillite de l'entreprise.



S'il ne l'a pas avoué encore à ses collègues du directoire, il est déterminé à conduire Polyval vers l'achat du bâtiment. Il ne reste donc plus qu'à plier bagage à Maillefer et à s'installer sur le plateau de Vernand... C'est à « quelques détails près » la façon dont P. Cottet envisage le projet. À ses équipes, et notamment à H. Corger de conclure ! Le bâtiment est effectivement acquis en 2005 pour environ 6,5 millions de francs, alors que son estimation ECA dépasse largement les vingt millions. Près de sept nouveaux millions de francs seront investis pour viabiliser l'ensemble et offrir à Polyval l'outil industriel qu'elle mérite. H. Corger se souvient avoir senti l'adrénaline au moment où il fallait mettre fin au bail de Maillefer. Il n'hésite pas à parler de « coup de poker » dont toute l'équipe assumera une grande partie de la responsabilité. Parallèlement à ces projets capitaux tout en assumant la croissance naturelle de l'entreprise, P. Cottet et son équipe mettent en place le projet *Voie Nouvelle*.



Ce n'est pas vraiment un homme de gauche qui est à la tête de l'institution. Libre et sans carte de parti, P. Cottet adhère à une certaine idée du libéralisme qu'il définit comme un instrument utile au développement de ses projets, preuve que les identités politiques n'ont pas de monopole à faire valoir dès lors qu'il s'agit de marier l'économie avec la solidarité. Pragmatique, il voit arriver Pierre-Yves Maillard au Conseil d'État vaudois avec confiance. Il sera un partenaire ferme mais attentif au destin de Polyval durant son mandat ministériel qui se terminera à la tête du gouvernement vaudois de 2012 à 2017.

L'inauguration du nouveau site de Vevey avec, de gauche à droite, Charles Vauthier, président de Polyval, Philippe Diesbach membre du Conseil de Fondation Polyval, Pierre-Yves Maillard, président du gouvernement vaudois et Hervé Corger, directeur général de Polyval.



Encadré par Marc Chabanel, président (à gauche), et Philippe Cottet, directeur (à droite), Pierre-Yves Maillard, conseiller d'Etat du canton de Vaud en train de couper le cordon lors de l'inauguration du site Polyval de Vernand sur Lausanne.



Hormis la connotation martiale du terme, c'est une machine de guerre qu'a conçue le quatuor en place : Philippe Cottet, Marc Chabanel et Charles Vauthier, auquel il convient d'associer Hervé Corger, pilier encore discret mais efficace de la tête de l'institution. On est à l'affût des mandats qui pourraient la maintenir à ce niveau d'excellence. Mais surtout, on doit se pencher sur la manière de digérer la mise en application de la RPT (Réforme de la Péréquation financière et de la répartition des Tâches entre la Confédération et les cantons).

La même année, un contact est établi avec Pascal Meyer, jeune et atypique patron du site commercial en ligne QOQA. Polyval assure la logistique d'envoi des colis au début de l'aventure.

L'entrée en jouissance de la nouvelle usine de Cheseaux se fait au printemps 2007, et l'inauguration, en juin en présence de Pierre-Yves Maillard, qui coupe le cordon. Quelque temps plus tard, une campagne SUVA veut inciter les entreprises à se séparer des machines dangereuses. C'est un projet ambitieux et onéreux que doivent entreprendre les entreprises concernées.



Le n° 6, un restaurant d'application ouvert au public et digne des jolies tables de la région.

Pour Polyval, la facture est relativement salée. Mais quand on œuvre dans un domaine où l'humain est placé au centre des débats, on ne peut se permettre de négliger la sécurité des collaborateurs.

En 2008, on apprend le décès de Robert Capua, président d'honneur.

De gros investissements sont consentis dans le domaine du cartonnage. On privilégie des machines automatiques, limitant ainsi les aléas financiers de la crise en cours. L'année du 40^e anniversaire voit la forme juridique de Polyval passer d'association privée en fondation. Le comité de l'ancienne structure devient un conseil de fondation en 2011. Bien que son rôle aux côtés de P. Cottet ait été substantiel dès son arrivée en 2003, H. Corger devient directeur adjoint.



Cette même année, la cafétéria devient publique et le service de conciergerie est assuré par une douzaine de collaborateurs. Au Sentier, certains collaborateurs n'étant plus à même d'assurer un travail productif, il est décidé de la création d'une structure occupationnelle proposant des tâches artisanales et artistiques. Elles servent surtout à développer l'autonomie et les compétences de chacun dans les domaines professionnel, socio-éducatif et créatif en tenant compte des aspirations et du rythme de chacun.

L'atelier de Nyon abrite, comme activité principale, le conditionnement de produits pharmaceutiques en salles blanches pour le compte de quelques grandes industries pharmaceutiques et notamment de la bâloise Novartis. Il a fallu renouveler la certification Swissmedic en 2014 pour poursuivre cette activité qui garantit depuis dix ans un chiffre d'affaires toujours plus important. Au moment d'annoncer son retrait du gouvernement vaudois en 2021, Philippe Leuba avouera que le maintien des activités de Novartis à Nyon est pour lui un sujet de grande fierté.

En 2016, le conseil s'est penché sur le projet de construction d'un nouvel atelier à Vevey. La démolition de l'ancien bâtiment est effectuée à l'automne. La reconstruction de la nouvelle structure se déroule en 2017 avec l'adjonction de quatorze appartements protégés. Pour la première fois, Polyval entre en participation avec la société coopérative immobilière Primavesta. Les surfaces sont divisées en PPE, respectivement Polyval pour les ateliers et Primavesta pour les appartements. 2017 voit la mise en application du projet VN2020 approuvé par le conseil en 2016. Il marque un très grand changement stratégique dans l'organisation. Ce projet vise à transformer la gestion des ateliers avec à leur tête un chef par division matricielle. Cette organisation permet de centraliser les services marketing, offre, achat, et d'installer une structure avec des unités de profit. Les maîtres socio-professionnels ont ainsi plus de temps pour encadrer et coacher les collaborateurs dans les différents ateliers.

L'heure de Hervé Corger a sonné. Il succède à Philippe Cottet à la tête de Polyval en 2018. Il n'est aux manettes de



Polyval que depuis quelques semaines lorsqu'il s'adresse au Canton pour expliquer son plan de développement dans le Chablais vaudois. À l'est de Vevey, un vaste territoire compris entre Montreux et les portes du Valais est en pleine croissance. On y compte plusieurs acteurs industriels d'envergure, le chantier du futur ensemble hospitalier Riviera-Chablais, et le nœud d'importantes voies de communication touristiques de cette rive droite et vaudoise du Rhône. Au sein du landernau des entreprises sociales et des institutions, on se croise parfois lors de séances de l'INSOS ou



à d'autres occasions. On devise sur la marche des affaires et, devrait-on dire, sur la meilleure façon de les mener conformément au but social de l'entreprise. H. Corger connaît bien l'histoire de Polyval et des initiatives nées avant elle à Lausanne et à Leysin qui ont conduit à sa naissance. Il connaît bien la Fondation du Dr A. Rollier et la Manufacture, sa brillante évolution, notamment autour de la marque des ressorts CML désormais installée dans le splendide immeuble inauguré en 2004 à Leysin. Il sait aussi le prix du succès, il connaît les aléas du marché, redoute les affres du statut de sous-traitant qui tараude les comités de direction, d'une entreprise à l'autre. Et lorsque le conseiller d'État Pierre-Yves Maillard lui demande comment il est possible qu'une institution veuille se développer dans une région où d'autres peinent à boucler leurs comptes, lui et

le président Charles Vauthier décident d'entrer en contact avec la direction de la Manufacture. Les deux parties voient distinctement l'intérêt d'un rapprochement. De belles économies d'échelle sont en perspective. Le fléchissement des affaires de la Manufacture pourrait être compensé, et les velléités de croissance de Polyval, satisfaites. La direction de l'institution chablaisienne jouera un rôle concret dans la conduite des affaires liée aux nouvelles prestations. En juillet 2019, tandis que la Fête des Vignerons de Vevey vit sa veillée d'armes, la fusion par absorption est scellée.

Une refonte totale de l'organisation est requise. Ce rapprochement permet à Polyval d'agréments ses prestations dans l'est vaudois avec la reprise des sites d'Aigle et de Leysin. Polyval est désormais une institution réunissant 570 personnes bénéficiant de rentes AI et occupées sur neuf sites répartis dans le canton de Vaud.

Symboliquement, cette fusion est troublante et nous permet d'expliquer l'insistance avec laquelle nous nous sommes penchés sur les œuvres du Dr Rollier à Leysin. Nonante années plus tôt naissaient dans la petite station du Chablais vaudois, à un vol d'étourneau l'une de l'autre, deux institutions battant la même bannière, celle du cœur et du labeur. Quarante ans après son entrée en service au sein de Polyval, M. Chabanel cède la présidence à Charles Vauthier en 2019. À Vevey, tandis que résonnent encore les accents de la douzième Fête des Vignerons, est inauguré le nouveau complexe des Bosquets par Pierre-Yves Maillard.

Voilà ce qu'il y avait à dire sur ces cinquante années de labeur et de succès, où l'esprit d'entreprise a su réunir une humanité digne et solidaire. En 2020, Polyval est une entreprise industrielle à part entière qui réunit 810 âmes¹⁵ autour de son projet social.

¹⁵ 556 collaborateurs en situation de handicap, 74 moniteurs (MSP), 28 collaborateurs de production, 31 collaborateurs administratifs, 11 moniteurs d'intégration, 10 apprentis, concierges et CCD, 100 bénéficiaires de mesures d'insertion.





Bougies et allume-feu

Sous la marque *SwissCandle* a été créé durant plusieurs années, d'abord à la Vallée de Joux puis à Yverdon, tout un assortiment de bougies simples ou parfumées qui ont fait la fierté de Polyval puisque mises à l'assortiment de l'enseigne Globus. La facture incomparable de la touche « artisanale » a joué un rôle important dans le succès de cette gamme d'objets.

Produits



Boîtes de luxe et carton ondulé

Dans le domaine de l'horlogerie de luxe, l'esthétique et le niveau de finition des boîtes d'emballage font partie intégrante de l'objet. Parce que la patience, l'adresse et la persévérance des collaborateurs sont au rendez-vous, Polyval est un acteur notoire du commerce horloger haut de gamme. Les plus beaux papiers, les collages les plus complexes, des découpes assurées par des unités de production ultramodernes se conjuguent pour la satisfaction des clients très variés.

Parmi les produits en carton plus basique, on trouve également toute une gamme de boîte d'archives ainsi que de nombreux emballages en carton ondulé.



Cyclotest

Le fonctionnement d'une montre automatique est assuré par le déplacement d'une masse qui oscille sous l'effet des mouvements du bras. Pour maintenir un niveau de « charge » de façon à vérifier son bon fonctionnement, Polyval a développé un dispositif qui assure à plusieurs montres-bracelets un mouvement multiaxial comparable. Le niveau technique et mécanique qu'il a fallu maîtriser pour assurer ce développement fait la fierté de Polyval.



Ressorts

Certes, « un ressort est un organe ou une pièce mécanique qui utilise les propriétés élastiques de certains matériaux pour absorber de l'énergie mécanique, produire un mouvement, ou exercer un effort ou un couple » (Wikipedia®) mais il devient un produit technologique dès lors que son observation devient difficile à l'œil nu ! C'est le cas de la gamme destinée à l'industrie micro-mécanique produite à Leysin sous la marque *CML* et qui a garni le « panier de la mariée » dans l'absorption de l'atelier de Leysin par Polyval en 2019.



Tourne-à-gauche et porte-filières

Quoi de plus banal qu'un porte-outils ? Et pourtant, le porte-taraut est un outil de précision dont la fabrication exige le plus grand soin. Comme son nom l'indique, il est actionné dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (anti-horaire) à l'intérieur d'un orifice d'une pièce de métal dans le but de réaliser un filetage. Les modèles dont Polyval assure la fabrication sont réputés.



Pinces à bâche

On oublie parfois que l'eau utilisée lors de la lutte contre les incendies cause autant de dégâts que l'action du feu lui-même. En collaboration avec le corps des pompiers de Vevey, Polyval développe un dispositif permettant de protéger les infrastructures d'un afflux d'eau massif. Articulé autour d'une pince en acier à serrage parallèle, le système permet de tendre une bâche entre plusieurs points d'ancrage à l'aide de ces pinces. La traction exercée sur l'anneau de fixation augmente le serrage perpendiculaire de la bâche de retenue. Chaque pince est capable de retenir un poids d'une tonne. Le dispositif est aussi très utile dans la construction de barrages de fortune sur un cours d'eau pour accumuler l'eau nécessaire en l'absence d'un raccordement vers une source hydrante. Chaque véhicule d'intervention est désormais muni d'un coffret réunissant huit pinces et un jeu de cordes et piquets.



Marc Chabanel, témoin
fidèle et attentif de
l'histoire Polyval dont il a
assuré successivement la
direction et la présidence.

Index

Eugène Aubert

(1912-1984) Co-fondateur et premier directeur de Polyval qui lui doit d'avoir trouvé son nom. Il dirige l'institution jusqu'en 1977.

Pierre Aubert

Né le 1^{er} février 1929 au Sentier, est une personnalité politique suisse, membre du Parti socialiste. Membre du gouvernement vaudois de 1969 à 1982, a joué un rôle important dans la fusion du Lien et de l'Entraide professionnelle qui donna naissance à Polyval.

Jean Balmas

Médecin vaudois, secrétaire de la ligue vaudoise contre la tuberculose, membre fondateur de l'Entraide professionnelle et de Polyval, premier président de l'association en 1971.

Oscar Bernhard

Médecin engadinois (1861-1939) à qui l'on prête l'invention de l'héliothérapie, traitement susceptible de soigner la tuberculose osseuse par exposition des patients au rayonnement solaire.

Otto von Bismarck

Otto von Bismarck (1815-1898) est un homme d'État allemand, premier chancelier du nouvel Empire allemand jusqu'en 1890 ayant joué un rôle décisif dans l'unification allemande. On lui prête d'être à l'origine du projet des assurances sociales dans divers pays d'Europe.

Hermann Brehmer

Médecin allemand (1826-1889) qui a créé le premier sanatorium allemand pour le traitement systématique en plein air de la tuberculose.

René Burnand

Médecin et écrivain suisse (1882-1960), fils du peintre Eugène Burnand, ayant mené une partie de sa carrière dans les sanatoriums de Leysin où il développa d'importantes recherches dans le domaine de la recherche contre la tuberculose.

Henri Burnier

(1857-1896) Médecin vaudois, directeur du sanatorium de Leysin assassiné en 1896 par un patient.

Robert Capua

Ingénieur, directeur de l'antenne lausannoise d'Omega, membre fondateur de Polyval et président de l'association de 1971 à 2001.

Marc Chabanel

Naît en 1943. Entre au comité de Polyval en 1975. Devient directeur de 1978 à 1997, puis président de 1998 à 2017 et président d'honneur depuis 2018.

Ami Chessex

Homme d'affaire et hôtelier vaudois (1840-1917), homme politique et acteur important du développement de la station climatique de Leysin, fondateur puis directeur de la Société romande d'électricité.

Hervé Corger

Naît en 1960. Technicien valaisan d'abord engagé en qualité de directeur d'exploitation, puis directeur-adjoint et enfin directeur de 2018 à nos jours, H. Corger a largement contribué à la concrétisation des projets lancés avec l'entrée dans le nouveau millénaire.

Philippe Cottet

Homme de marketing et de communication né en 1954, passionné de sport et quatrième directeur de Polyval de 2003 à 2018. Son passage à la tête de l'institution a notamment été marqué par l'acquisition de l'immeuble de Vernand et la mise en place du projet « Voie nouvelle ».

Peter Dettweiler

(1837-1904) Médecin allemand ayant participé aux côtés de Hermann Brehmer à l'élaboration de divers traitements contre la tuberculose. Son approche diététique comme le développement de la chaise longue « Davos » dont parle Thomas Mann dans son roman « La Montagne magique » le singularise nettement de ses congénères.

Francis Gremaud

Naît en Ingénieur-technicien, originaire de la Gruyère, humaniste et adepte de l'art chorale populaire et typique. Charismatique directeur-adjoint puis directeur de Polyval de 1997 à 2003.

Roger Hartmann

Premier directeur exécutif de l'association du Lien pratique dès 1947. Licencié en science économique et malade lui-même, l'homme s'est dédié sans compter à la cause du Lien en faisant une affaire lucrative orientée vers le bien-être des premiers patients-collaborateurs.

André Imhof

Premier responsable de la coordination des ateliers depuis le sanatorium Le Chamossaire à Leysin dès 1935.

Maurice Jaccard

Co-fondateur de l'Entraide professionnelle à Lausanne. Co-fondateur de Polyval et directeur administratif de l'institution à sa création.

Robert Koch

Médecin allemand (1843-1910), auteur de travaux qui lui permettent de découvrir la bactérie responsable de la tuberculose communément appelé « bacille de Koch ». Cette découverte lui vaut le Prix Nobel de médecine en 1905.

Paul Johann Kopp

Curiste à Leysin (1907-1993), puis fondateur de l'association « Das Band », association de patients qui rencontra le succès que l'on sait en Suisse alémanique et dans le canton de Berne notamment.

Pierre-Yves Maillard

Né en 1968. Homme politique vaudois, syndicaliste, socialiste, conseiller d'État vaudois de 2004 à 2019. Proche des grandes étapes de Polyval durant son mandat au sein du gouvernement vaudois.

Arthur Maret

Homme politique vaudois (1892-1987), socialiste, député au Grand Conseil, syndic de Lausanne puis membre du gouvernement vaudois de 1946 à 1962. Artisan notoire de la fusion du Lien et de l'Entraide professionnelle qui donna naissance à Polyval en 1971.

Placide Nicod

Médecin originaire de Franche-Comté (1876-1953) puis directeur de l'Hospice orthopédique de Lausanne, professeur et doyen de la Faculté de médecine de Lausanne, premier président de l'ORIPH.

Pierre Parfait

Jeune patient français atteint de la tuberculose et co-fondateur du périodique Le Lien, à l'origine de l'association puis des ateliers nés à Leysin en 1931.

Auguste Rollier

(1874-1954) Médecin suisse spécialisé dans la construction et la gestion de cliniques d'altitude et adepte de l'héliothérapie dans le traitement de la tuberculose.

Albert Schatz

(1920-2005) Découvre la streptomycine, le premier antibiotique utilisé dans le traitement de la tuberculose et de nombreuses autres maladies. La découverte de la streptomycine fut cependant seulement accordée à son superviseur, Selman Waksman, qui obtint le Prix Nobel de physiologie ou de médecine en 1952.

Daniel Schmutz

Homme politique vaudois socialiste né en 1943, membre du gouvernement vaudois de 1981 à 1998. Attentif au développement de Polyval durant la période de son mandat à la tête du département de prévoyance sociale et des assurances.

Johann Lukas Schönlein

(1793-1864) Médecin allemand, naturaliste et auteur de plusieurs travaux dédiés au diagnostic de la tuberculose dont il impose le nom en lieu et place de la phtisie en 1939.

Pierre Schumacher

(1907-2000) Homme politique vaudois, radical, président de la Banque Cantonale Vaudoise, conseiller d'État vaudois de 1961 à 1974.

Théodore Stéphani

(1866-1951) Médecin genevois, créateur et directeur de plusieurs sanatoriums à Montana et fondateur d'ateliers d'occupation dans cette même station.

Marc Suter

(1953-2017) Homme politique bernois, paraplégique et auteur d'une initiative visant à conférer des droits équivalents aux handicapés.

Charles Vauthier

Ingénieur HES en mécanique né en 1952. Membre de la direction de Bobst, directeur technique de 2000 à 2011. Au comité de Polyval depuis 2000, président depuis 2019.

Louis Vauthier

(1887-1961) Médecin suisse et fondateur du sanatorium universitaire de Leysin en 1922.

Jean Villequez

Jeune patient français atteint de la tuberculose et co-fondateur avec Pierre Parfait du périodique Le Lien, à l'origine de l'association puis des ateliers nés à Leysin en 1931.

Selman Waksman

(1888-1973) Chercheur américain d'origine russe. Lauréat du Prix Nobel de physiologie ou médecin à la place de Albert Schatz en 1952.



Hervé Corger, directeur de
la Fondation Polyval

Bibliographie

- Leysin et son passé médical**, Geneviève Heller, 1990.
- Le « Lien », son but et ses réalisations**, E. Arnold.
- Les entreprises sociales d'insertion par l'économie**, Sylvie Mezzena, Camille Monarfi, Claude de Jonckheere, Editions ies, 2008.
- 1903-2019 – De l'héliothérapie à l'intégration sociale par le travail**. Pierre Avanzino, Éditions Socialinfo, 2020.
- Ma vie avec les microbes**, Selman A. Waksman (Auteur), Léon Rozenberg (Traduction), André George (Préface), Albin Michel, 1964.
- Vingtième siècle**, Revue d'histoire, Tuberculose et montagne. Naissance d'un mythe, 0991, Pierre Guillaume.
- Tuberculose pulmonaire et Mont-Dore**, Docteur J. André, Clermont-Ferrand, 1907.
- Bulletin de la Société neuchateloise de Géographie**, Charles Biermann, 1940.
- Leysin, une reconversion par le sport**, UNIL, Faculté des sciences sociales et politiques, 2014.
- Gandhi et Romain Rolland**, Editions Albin Michel, 1969.
- Journal « Le Lien »**, Editions, 1948-1956.
- Wikipedia**, The Free Eyclopedia.
- Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)**, Bern13.
- Les risques du métier**, La santé dans le travail social, René Knüsel, EESP, 2010.



174

Remerciements

Il y avait beaucoup de matière à fondre dans le moule de cette belle institution, une pâte humaine riche et généreuse. J'avoue m'y être perdu, touché par les regards dans lesquels j'ai cru lire autant de questions que de fierté. Merci à Charles Vauthier (il comprendra...), à Marc Chabanel et à Hervé Corger qui ont porté ce projet.

175

L'auteur

Pierre Dominique Chardonnens naît en 1957 à Neuchâtel. Il est auteur d'une série d'ouvrages biographiques et historiques consacrés à des personnalités, des sociétés et institutions du monde culturel, sportif et économique. (Une homme: des 8000, Jean Troillet, Flammarion/2004, Quand les machines ont une âme, Bobst, Métaphores/2013, Les plus belles montagnes suisses – Mario Colonel, Belvédère/2013, L'immortalité, un sujet d'avenir, collectif, Favre/2014, Vaudoise par Amour – Chronique d'une renaissance, Favre/2015, Jean Troillet – Une vie à 8000 mètres, Ed. Paulsen/2016, Une Fête d'avance, Fête des vigneron, Attinger/2019, Thierry Lang, entre un sourire et une larme, Attinger/2019, Paul-Edouard Piguet – Une histoire, une Fondation, Attinger/2020. Il vit et travaille près de Lausanne.

POLYVAL

le social au cœur de l'économie

L'aventure qui est contée ici est celle d'une autre idée du travail. Du travail qui libère, du travail qui affranchit, du travail qui rassemble.

Du fléau de la tuberculose aux multiples succès d'une entreprise orientée vers l'économie sociale, plus de deux siècles ont façonné le quotidien de celles et ceux que la maladie a frappés. Polyval naît au carrefour de deux mondes, héritière de ce long temps de paix qui s'ébauche avec « Les trente glorieuses » et se poursuit avec une nouvelle idée du libéralisme et des progrès sociaux.

Il est démontré au long de ces pages, que l'être humain sait farouchement défendre sa liberté, en particulier celle qui consiste à demeurer digne et autonome devant l'adversité. La Suisse est une terre de partage où les plus démunis sont entendus et souvent défendus. Le canton de Vaud en est un digne exemple.

Oui, l'économie sait être sociale et les rapports sociaux le lui rendent bien.

